





ARTHUR CONAN DOYLE

# LA COMPAGNIE BLANCHE

Les Chroniques  
de Sir Nigel Loring

roman

Traduit de l'anglais par  
ROBERT LATOUR

Préface de  
MICHEL LE BRIS

 LIBRETTO

OUVRAGE PUBLIÉ SUR LES CONSEILS  
DE MICHEL LE BRIS

Titre original :  
*The White Company*

© Éditions Phébus, Paris, 1995, pour la présente édition.

I.S.B.N. : 978-2-36914-602-5

## PRÉFACE

### UN COUSIN DE WALTER SCOTT...

Arthur Conan Doyle : avec pareil nom, il ne pouvait y échapper. À en croire la légende familiale, les Doyle, ou d'Oil, ou d'Ouilly, étaient d'origine anglo-normande, compagnons de Guillaume le Conquérant, qui reçurent, en récompense de leur rôle éminent dans la conquête de l'Irlande, de vastes domaines dans le comté de Westford. Un de ses oncles, James Doyle, avait donné des *Chroniques d'Angleterre* avant de consacrer treize années de sa vie à la rédaction d'un *Annuaire officiel de la Noblesse anglaise*. Un autre oncle, Henry, expert en peinture ancienne, directeur de la *National Gallery* de Dublin, devait être fait chevalier de l'ordre du Bain. Richard Doyle, lui, avait écrit à quinze ans *The English Tournament or the Days of Chivalry revived*. Quant à sa mère, Mary Folley, elle avait étudié la filiation de ses ancêtres sur plus de cinq cents ans, avec un de ses parents, héraldiste de l'Ulster, et prétendait descendre des Plantagenêts – sans oublier, au passage, un major de l'armée de Cromwell, le commandant de la brigade écossaise à Waterloo, un vice-amiral sous Nelson, à Aboukir, et même, cousin très éloigné, un certain Walter Scott... Autant dire que le jeune garçon apprit à lire dans les livres d'armoiries, et que l'histoire d'Angleterre et de France lui fut enseignée par sa mère comme une simple histoire familiale – dans laquelle un mystérieux grand-oncle

et parrain, installé sur le continent après avoir créé le *Sinn Fein*, lui sembla très vite paré d'une aura de légende : Michaël Conan, descendant direct des Conans, ducs de Bretagne, et donc d'Arthur Conan, ce malheureux jeune prince à qui le roi Jean, si l'on en croit Shakespeare, fit crever les yeux. Tout un livre d'histoire, déjà, dans ce seul nom d'Arthur Conan Doyle ! Et l'on ne s'étonnera plus de l'extraordinaire vivacité de traits et de couleurs de *La Compagnie Blanche* : c'est qu'il s'agissait pour lui du monde réel, où il vivait – bien plus réel en tous les cas que l'univers misérable, quotidien, où il lui fallut longtemps se débattre, pour survivre...

Il est vrai que la chute avait été brutale : en une génération. John Doyle, le grand-père, avait quitté Dublin en 1820 pour s'imposer à Londres comme caricaturiste politique, sous la signature de « H. D. » Le *Times*, dit-on, consacrait un éditorial à chacune de ses œuvres, que collectionnait Metternich, et tout ce que Londres comptait d'écrivains et d'artistes – Wordsworth, Coleridge, Rossetti, Thackeray, Dickens – se pressait dans son salon de Cambridge Terrace. Mais ce train fastueux devait sur la fin épuiser ses ressources, et quand vint le temps de placer son fils cadet, Charles, il ne restait plus rien – aussi fallut-il expédier le garçon à Édimbourg, pour un médiocre emploi de deuxième adjoint à la direction des Travaux publics. Petit fonctionnaire, quand on se croit descendre des Plantagenêts, et qu'on se rêvait une vie d'artiste ! Charles, le père d'Arthur, très vite se montra incapable d'affronter la situation et trouva dans la bouteille une consolation à ses malheurs. Les visites (de plus en plus rares) de la famille, vécues chaque fois comme une catastrophe, quand il fallait s'efforcer de paraître malgré tout, la gêne que l'on cache de plus en plus mal, la déchéance du père que l'on feint d'ignorer, les commerçants à qui l'on mendie un crédit... Mary, la mère, fera front héroïquement, en se

plongeant, pour oublier un peu la tristesse des jours, dans les corvées ménagères, la morgue de la bonne société protestante, dans la geste de ses ancêtres, réels ou imaginaires.

Un refuge, dira-t-on, où elle entraîna ses enfants, au risque de les rendre à peu près inaptes à la vie réelle ? Plutôt une école, aurait-elle objecté, pour les convaincre malgré leur environnement misérable que l'existence, cela pouvait être autre chose que la pauvreté et l'humiliation, l'attente tremblante du père et les crises d'éthylisme : ils avaient été grands, jadis, et le redeviendraient pour peu qu'ils retrouvent, à l'exemple des preux d'autrefois, les vertus qui avaient fait leur force. Un moyen d'évasion ? Peut-être. Mais aussi, pour le gamin, un exemple, et une espérance. Charles, son père, pouvait bien n'être qu'une loque titubante, il était, lui, Arthur Conan Doyle, le dernier rejeton d'une lignée de princes, de conquérants – ceux-là ne vivaient-ils pas encore, tous, à travers lui ?

Arthur vécut sa jeunesse, dira-t-il, « comme en exil » : exil d'un Irlandais déplacé dans une Écosse austère où il ne se reconnaîtra jamais vraiment, exil d'un catholique en butte à la discrète exclusion de la bonne société protestante, exil d'un paladin nourri de toutes les vertus chevaleresques précipité à l'adolescence dans un monde prosaïque et mesquin qui lui restera longtemps incompréhensible. Le jeune Nigel Loring, « avec son cœur de lion et le sang de cent guerriers bouillonnant dans ses veines », crevant dignement de faim, vers l'an 1348, sur son maigre domaine en la seule compagnie de sa digne mère, Lady Ermyntrude, fier comme un paladin, en quête d'exploits dignes des anciens mais trop pauvre pour se payer seulement une armure, aux yeux si intensément fixés sur les étoiles qu'il en vient à ne plus voir les trous de ses chausses, ressemble à s'y tromper au jeune Arthur, impatient lui aussi de déployer ses ailes et de laisser

là son sordide logis, pour courir le monde et l'émerveiller de ses exploits.

Lorsque, devenu médecin sans clientèle à Southsea, Plymouth, après une jeunesse aventureuse qui l'avait vu chirurgien-harponneur, à vingt ans, sur un baleinier dans l'océan Arctique, puis médecin à bord de la *Marymba*, le long des côtes d'Afrique occidentale, il entreprend d'écrire un « véritable roman », c'est donc tout naturellement qu'il se tourne vers le genre historique. Ses premières nouvelles, placées le plus souvent anonymement, n'avaient été à ses yeux que des coups d'essai, le roman historique, seul, pouvait « permettre de combiner une certaine dignité littéraire avec ces scènes d'aventures et d'action qui me venaient spontanément à l'esprit », expliquera-t-il plus tard dans *Souvenirs et Aventures*. Cette année 1885 marquait le bicentenaire de la bataille de Sedgemoor, qui vit l'écrasement de la révolte de Monmouth, ce fils naturel de Charles II qui tenta de détrôner Jacques II, le dernier roi catholique d'Angleterre – ne tenait-il pas là le sujet idéal ? Macaulay avait écrit là-dessus quelques pages admirables qui le guideraient sûrement, s'il en était besoin ; bien que catholique, il ne pouvait cacher son admiration pour les puritains : ces « sombres guerriers, avec leurs Bibles et leurs sabres », étaient le plus souvent moqués, mais n'incarneraient-ils pas « la liberté politique et le sérieux en matière de religion » ?

Il mit à écrire *Micah Clarke* plus de temps qu'il n'avait prévu, au point que financièrement à sec, il dut interrompre la rédaction pendant cinq semaines, le temps de griffonner un texte plus court, purement alimentaire, où pour la première fois apparaissaient les personnages de Holmes et de Watson : *Une étude en rouge*. Sans le savoir, il venait de se passer – pour le plus grand bonheur des lecteurs mais pour son malheur d'écrivain, estima-t-il longtemps – une rude corde au cou...

D'abord refusé par les éditeurs – *Une étude en rouge* venait



de connaître le même sort –, *Micah Clarke* parut finalement chez Longman's, en février 1889. Succès immédiat, à la surprise générale : le premier tirage épuisé en quelques jours, le roman fut réimprimé trois fois dans l'année, et l'accueil du public américain (il est vrai descendant de ces puritains dont il louait l'esprit de résistance) fut encore plus enthousiaste. Lancé, enfin ! Les éditeurs se l'arrachent. Ses premiers textes, même les plus malhabiles, sont publiés en hâte, ainsi qu'*Une étude en rouge*, dont il avait eu l'imprudance de céder tous les droits, quelques mois auparavant, pour vingt-cinq livres ! Il avait tant attendu ces jours de délivrance ! Son plan était tout tracé, répétait-il, à ses amis : il irait à Londres, Paris, Berlin, étudier l'ophtalmologie, avant d'installer son cabinet à Londres, où il mènerait de front médecine et littérature.

Mais le destin dispose : visitant avec deux amis la New Forest, en avril 1889, Conan Doyle fut très impressionné par les ruines de l'abbaye cistercienne de Beaulieu – comme si tout un monde d'images, hérité de son enfance, s'était mis à revivre sous ses yeux, comme si c'était la chronique héroïque des Doyle du temps jadis qui bruissait là, à l'unisson du vent agitant le feuillage. L'époque d'Édouard III n'était-elle pas la plus grande page de l'histoire d'Angleterre, quand le roi de France et celui d'Écosse se trouvaient prisonniers à Londres ? Le mérite en revenait aux archers anglais, célèbres alors dans toute l'Europe, mais auxquels la littérature n'avait peut-être jamais vraiment rendu justice. Walter Scott en avait certes brossé un portrait inoubliable, mais sous les traits de hors-la-loi, non de soldats – les chroniques médiévales les montraient fort différents des héros campés par les romantiques, obéissant à d'autres codes, parlant un autre langage. Il avait vécu tant d'années avec Chaucer et Froissart ! Lui, et lui seul, saurait les faire revivre...

Il était rentré à Southsea l'esprit en feu, ses projets de

voyage oubliés, et bientôt ses clients, pour entreprendre séance tenante d'écrire *La Compagnie Blanche*. Une étrange aventure, comme une descente au plus secret de ses royaumes d'images, qui devait l'ébranler profondément et lui faire paraître le monde extérieur chaque jour un peu plus insupportable. Il lui fallut bientôt s'isoler, fuir son bureau sous les combles, trouver une petite maison à Emery Down, dans la New Forest, avec pour seuls compagnons ses livres sur le Moyen Âge, les cris des oiseaux et le vent dans les arbres : là avaient vécu ses personnages, dans ces mêmes décors, cinq siècles auparavant...

Il se plonge dans ses livres – près de deux cents ! –, vérifie les moindres détails, vêtements, expressions, armes, cuisine. Mais il est dit que le monde extérieur ne le laissera jamais en paix. Voilà qu'on l'appelle à Londres, qu'on lui propose d'écrire un roman à paraître en feuilleton dans le *Lippincott's Magazine*, et comment refuser, quand les fonds sont tragiquement en baisse, et qu'on a charge d'âme ? Il lui faut s'arrêter, s'arracher à son cher Moyen Âge, quitter le vieux Nigel Loring, pour rédiger son feuilleton – bâclé en moins d'un mois. En reprenant, pour ne pas perdre de temps, ses personnages de Holmes et de Watson : ce sera *Le Signe des Quatre*, expédié à la vitesse de l'éclair<sup>1</sup>, et aussitôt oublié, dans sa hâte de revenir à *La Compagnie Blanche*.

Il y travaillera comme un forcené un an encore, jusqu'à ce jour de juillet 1890 où, tout à son enthousiasme d'avoir tracé le dernier mot, il lança sa plume à travers la chambre en criant : « C'est fini ! » Il venait de recréer un monde, il le savait,

1. Tellement bâclé que Watson, au fil des pages, change de prénom, qu'une lettre rédigée en juillet et « portée en toute hâte » chez Holmes y arrive... en septembre, et que la blessure à l'épaule de Watson se retrouve un peu plus loin à la jambe – sans que cela n'enlève rien, d'ailleurs, à la qualité de récit, qui trouve dans cette urgence un « nerf » supplémentaire.

et ce ne fut pas pour lui une mince revanche que de voir le très prestigieux *Cornhill Magazine*, qui avait repoussé *Micah Clarke* avec condescendance, s'empresse cette fois d'accepter son roman, et James Payn, le directeur, qui ne goûtait guère le genre historique, le saluer bien bas comme le « meilleur roman historique depuis Walter Scott » ! On s'émerveille de la verve, de l'humour des dialogues, de ce mélange détonnant de « réalisme grotesque » et de démesure chevaleresque qui évoque si justement l'esprit des peintures de l'époque, et à ceux qui s'étonnent de la forme du récit, très éloignée des canons du roman d'aventure, d'autres rétorquent aussitôt qu'il n'a fait là que restituer très habilement, sous une forme moderne, le climat des anciennes chroniques – jamais, applaudit-on, pas même chez Walter Scott, on n'avait évoqué le Moyen Âge anglais avec pareille vérité !

L'accueil enthousiaste du public lui ouvrait grand la voie royale : la société victorienne, à travers la figure du gentleman-sportsman, prétendait remettre au goût du jour l'idéal chevaleresque, les *Idylles of the King* de Tennyson ; les peintures préraphaélites, le néogothique architectural allaient dans le même sens. N'était-il pas le nouveau Walter Scott que l'époque attendait ?

Et pourtant... Une nouvelle revue, le *Strand Magazine*, venait de se créer, qui visait le large public, à grand renfort d'illustrations, et cherchait de nouveaux talents. Conan Doyle, sollicité, et qui avait besoin d'argent pour sa nouvelle installation à Londres, suggère, en lieu et place de l'habituel feuilleton, une série de nouvelles mettant en scène des personnages qu'on retrouverait d'un épisode à l'autre – pourquoi pas Holmes et Watson, puisqu'ils sont les seuls dont il dispose ? Il griffonne à la hâte quelques textes, qu'il oublie à peine postés, avant de retourner à ses chères études historiques, avec déjà en tête le projet d'un roman qui pourrait

le conduire de France au Canada, au siècle de Louis XIV, sur les pas des huguenots persécutés <sup>1</sup>. Il ne sait pas qu'au *Strand* le rédacteur en chef, Greenhough Smith, lisant distraitemment son envoi, n'a fait qu'un bond, après quelques pages, jusqu'au bureau du propriétaire, George Newton, en criant : « Nous tenons le meilleur nouvelliste depuis Edgar Poe ! »

Un triomphe. Comme on n'en avait pas connu depuis longtemps. Le tirage du *Strand* fait un bond, jusqu'à 500 000 exemplaires. Une queue digne des jours de grands soldes se forme devant chaque kiosque à journaux le jour de sa parution : Conan Doyle, stupéfait, se découvre prisonnier du public, de Holmes et de Watson. En vain essaie-t-il de prendre quelque distance, de trouver le temps d'écrire ce qui lui tient réellement à cœur : le public est là, avide, qui ne le lâche plus et réclame son dû. Décide-t-il, exaspéré, de faire mourir Holmes, qu'il lui faudra, devant les réactions indignées de la foule, le ressusciter. « Je crains que les histoires de Holmes n'aient nui à mes meilleures œuvres, confia-t-il sur le tard, dans ses *Souvenirs et Aventures*, et sans doute, sans elles, occuperais-je dans les Lettres une plus haute place. Mais la justice viendra à son heure... ». Nous n'avons pas les mêmes raisons que lui de moins aimer Sherlock Holmes et le digne Watson, mais il est vrai que le « démon de Baker Street » a repoussé injustement trop de choses dans l'ombre, de l'œuvre comme de l'homme.

De l'homme, assurément – est-il un autre exemple qu'un héros de papier ait à ce point supplanté son créateur ? Et pourtant ! Quel personnage de roman, que ce Conan Doyle ! Quelle vie d'aventures ! Ce géant d'un mètre quatre-vingt-douze pour cent kilos de muscles, capitaine du Portsmouth Cricket Club, au football sacré « l'un des plus sûrs arrières du

1. Il le publiera un peu plus tard, sous le titre *Les Réfugiés*.

Hampshire», boxeur émérite, imbattable de surcroît au billard à trois bandes, inventeur du ski de compétition, du gilet de sauvetage et du canot pneumatique, fonceur indifférent à ses multiples accidents d'automobile, qui s'obstinait à passer ses vitesses comme d'autres font des prises de catch, fou de motocyclette, bien qu'il ne comprît jamais pourquoi, au-dessus d'une certaine vitesse, son engin s'envolait par-dessus les talus, capable encore, devenu un respectable «sir», de battre la campagne déguisé en excentrique «professeur Challenger», fut vraiment, dans tous les sens du terme, un très grand monsieur! «Le panache blanc de Conan Doyle», disait affectueusement Stevenson, «le *paladin* des causes perdues», ajouta la presse, et il se battit en effet tout au long de sa vie, avec une extraordinaire ténacité, pour les causes qu'il croyait justes. Capable de reprendre à son compte la méthode «Holmes» pour faire libérer deux innocents, au terme de batailles acharnées, dont l'une dura quinze ans. Capable aussi d'ameuter l'opinion internationale sur les monstruosité commises au Congo par les Belges. Il manifesta surtout une extraordinaire intuition des mutations du monde moderne, et ce dès la guerre des Boers, et il n'eut de cesse de prévenir la catastrophe. Il publie *De quelques leçons militaires de la guerre*, en 1900; son roman *Le Péril*, en 1913, prévoit la guerre de sous-marins. Stupeur dans les états-majors. Quolibets. Ses analyses seront pourtant si exactes que l'amiral von Capelle déclarera plus tard que «le seul prophète de la forme actuelle de la guerre économique a été Sir Arthur Conan Doyle».

De l'homme, mais surtout de l'œuvre. Car si intense que puisse être notre intérêt pour les aventures de Sherlock Holmes, il est par trop injuste que se trouvent rejetées dans l'oubli ses autres fictions, à compter parmi ses meilleures. *Les Réfugiés*, bien sûr, dont la deuxième partie égale Fenimore Cooper, *Les Exploits du brigadier*, puis du *capitaine Gérard*,

parmi les plus beaux livres inspirés par la geste napoléonienne, *Le Monde perdu*, bien sûr, exploré par le très irascible homme-singe (mais néanmoins professeur) Challenger, dont John Dickson Carr disait que si un critique se montrait un jour incapable d'en parler sans frisson de plaisir, il faudrait lui supposer aussitôt l'âme d'un raisin sec : « Challenger ! Edward Mallone ! Lord John Roxton ! Le professeur Sommerlee ! Ne touchez pas aux points d'exclamation : ces noms sont liés comme ceux des Mousquetaires, et, comme les Mousquetaires, toujours ils captiveront notre affection... » Comme nous captive encore aujourd'hui *La Compagnie Blanche*, que Conan Doyle tenait pour son chef-d'œuvre, où il avait mis toute son âme –, et qu'il ne put retrouver, Sherlock Holmes oblige, que quinze années plus tard, pour un livre de merveilles sur la jeunesse de l'héroïque Nigel, écrit sous la forme d'une série de vignettes, d'enluminures précieuses, entre chronique et légende : *Sir Nigel*. Et il est à parier qu'il ne pardonna jamais tout à fait au public de lui avoir imposé un aussi long exil de ses royaumes, à lui, Sir Arthur Conan Doyle, dernier descendant des ducs de Bretagne, compagnon, jadis, de Guillaume le Conquérant, commandant de la brigade écossaise à Waterloo, héritier de la geste glorieuse des Plantagenêts...

Mais laissons là les vains discours. Samkin Aylward l'archer bougon, l'étudiant Alleyne Edricson, le gros John de Hordle nous attendent devant les douves du manoir de Tilford, le cheval jaune de Crooksbury piaffe d'impatience, et claque dans le vent la bannière des Loring. Demain les routes d'Europe s'ouvriront sous nos pas, et nous serons à notre tour preux chevalier, paladin, archer au cœur fidèle – pour nous souvenir encore du temps où le monde était jeune, merveilleusement jeune, aux couleurs de nos rêves...

COMMENT LE MOUTON NOIR S'ÉCHAPPA  
DE LA BERGERIE

La grosse cloche de Beaulieu sonnait à toute volée ; elle brassait l'air lourd de l'été, elle poussait ses crescendos et ses diminuendos jusqu'au cœur de la forêt. Rien de plus banal, pour les pêcheurs sur l'Exe ou pour les tourbiers du Blackdown, que ses grands battements rythmés qui leur étaient aussi familiers que le caquetage des geais ou le grondement des butors. Cette fois-ci pourtant ils levèrent la tête, intrigués : l'angélus avait déjà été sonné, et ce n'était pas encore l'heure des vêpres ; pourquoi s'agitait donc la grosse cloche de Beaulieu alors que l'ombre n'était ni courte ni longue ?

Tout autour de l'abbaye les moines se hâtaient ; leurs robes blanches affluèrent dans les grandes allées de chênes nouveaux et de hêtres moussus. Dès le premier coup de cloche tous s'étaient mis en route ; ils avaient quitté les vignes ou le pressoir, les étables ou les prés, les marnières ou les salines, les lointaines forges de Sowley ou le manoir écarté de Saint-Léonard. Cet appel ne les avait pas surpris. La veille au soir un messager avait fait le tour des dépendances de l'abbaye, et il avait averti chaque moine d'avoir à être rentré au couvent pour trois heures de relevée. Le vieux frère convers Athanasius, qui était préposé au heurtoir depuis l'année de la bataille de Bannockburn, ne se rappelait pas qu'une convocation aussi pressante eût jamais réuni la communauté.

Un étranger qui n'aurait rien su de l'abbaye et de ses immenses ressources, mais qui aurait assisté au défilé des frères, aurait à peu près deviné les diverses tâches dont l'accomplissement faisait vivre le vieux monastère. Rares étaient en effet les religieux qui, tandis qu'ils avançaient gravement par deux ou par trois, tête basse et la prière aux lèvres, n'arboraient pas les signes extérieurs de leurs occupations quotidiennes. Ces deux-là, par exemple, avaient les poignets et les manches tachés du jus des raisins noirs ; cet autre à la barbe fleurie rapportait sa hache et avait juché sur ses épaules un gros fagot de bois ; à côté de lui marchait un moine qui portait sous le bras des cisailles de tonte, et sa robe blanche était parsemée des flocons d'une laine plus blanche encore ; une longue cohorte était pacifiquement armée de bêches et de pioches ; enfin les deux derniers transportaient un énorme panier débordant de carpes fraîchement pêchées, car le lendemain était un vendredi et il y aurait cinquante écuelles à remplir pour un nombre égal de gros mangeurs. Tous paraissaient las. Il est vrai que l'abbé Berghersh était aussi dur pour eux que pour lui-même.

Pendant que s'opérait le rassemblement, l'Abbé arpenait avec impatience la grande salle haute réservée aux événements d'importance. Il avait joint ses mains, qu'il avait blanches et nerveuses. Ses traits fins tirés par la méditation, son visage hâve attestaient qu'il avait terrassé l'ennemi intérieur, mais que ce combat l'avait grandement meurtri. On oubliait sa débilité apparente dès qu'un éclair d'énergie farouche jaillissait sous ses sourcils retombants : cette lueur fulgurante – et fréquente – rappelait qu'il appartenait à une famille de soldats ; son frère jumeau, Sir Bartholomew Berghersh, n'avait-il pas été au nombre de ces héros qui avaient planté la croix de saint Georges devant les portes de Paris?... Lèvres serrées, front plissé



– vivante incarnation de l’ascétisme –, l’Abbé foulait de long en large le plancher de chêne pendant que la grosse cloche sonnait au-dessus de sa tête.

Trois notes étouffées annoncèrent la fin du branle. Avant même que leur écho se fût tu, l’Abbé frappa sur un petit gong; un frère lai se présenta aussitôt.

– Les frères sont-ils rentrés? demanda-t-il dans le dialecte franco-anglais en usage dans les couvents.

– Ils sont ici, répondit l’interpellé qui avait les yeux baissés et les mains croisées sur la poitrine.

– Tous?

– Trente-deux anciens et quinze novices, Révérend Père. Le Frère Marc, qui a la fièvre, n’a pu venir. Il a dit que...

– Peu importe ce qu’il a dit. Avec fièvre ou sans fièvre il aurait dû se rendre à ma convocation. Son esprit aura à s’assagir, comme celui de beaucoup dans cette abbaye. Vous-même, Frère Francis, vous avez par deux fois élevé la voix, assez fort pour qu’elle parvînt à mes oreilles, pendant qu’au réfectoire le lecteur évoquait la vie des saints bénis de Dieu. Qu’avez-vous à répondre?

Le frère lai demeura humblement immobile et silencieux.

– Mille *ave* et autant de *credo*, récités debout, bras ouverts devant l’autel de la Vierge, vous aideront peut-être à vous rappeler que le Créateur nous a donné deux oreilles mais une seule bouche, en signe que l’ouïe doit travailler deux fois plus que la parole. Où est le maître des novices?

– Il est dehors, Révérend Père.

– Introduisez-le.

Les sandales claquèrent sur le plancher, la porte cloutée de fer grinça sur ses gonds; quelques instants plus tard elle se rouvrit pour laisser pénétrer un moine trapu au visage épais, à l’allure autoritaire.

– Vous m’avez demandé, Révérend Père?

– Oui, Frère Jérôme. Je désire que cette affaire soit réglée avec le minimum de scandale et pourtant il est nécessaire que l'exemple soit public.

L'Abbé s'était exprimé en latin. Le latin, par son caractère vénérable et solennel, convenait mieux pour traduire les pensées de deux hauts dignitaires de l'ordre.

– Peut-être vaudrait-il mieux que les novices ne soient pas présents? suggéra le maître. La mention d'une femme risque de les détourner des pieuses méditations vers des pensées profanes et impies.

– Une femme! Une femme! gémit l'Abbé. Saint Chrysostome a eu bien raison de qualifier la femme de *radix malorum*! Depuis Ève, quel bien est venu de l'une d'elles? Qui porte plainte?

– Le Frère Ambrose.

– Un saint et brave jeune homme.

– Une lumière, un modèle pour tous les novices.

– Finissons-en donc, selon notre très sainte règle monastique. Commandez au procureur et au procureur adjoint d'introduire ici les frères par rang d'âge, en même temps que Frère John l'accusé et Frère Ambrose l'accusateur.

– Et les novices?

– Qu'ils attendent dans l'allée nord du cloître! Un moment! Dites au procureur adjoint de leur envoyer Thomas le lecteur afin qu'il leur lise des extraits des *Gesta beati Benedicti*. Peut-être ce texte les préservera-t-il contre les babillages puérils et pernicieux.

Une fois de plus l'Abbé demeura seul. Il pencha sa maigre figure grisonnante au-dessus de son bréviaire enluminé et ne leva pas les yeux quand les moines pénétrèrent dans la salle; à pas lents, mesurés, ils allèrent s'asseoir sur les bancs de bois qui de chaque côté longeaient les murs. À l'autre extrémité, sur deux sièges élevés aussi imposants que celui

de l'Abbé, mais sculptés avec un peu moins de recherche, s'assirent le maître des novices et le procureur. Ce dernier était un gros moine majestueux, dont les yeux noirs pétillaient; sa tonsure était ceinte d'une superbe couronne de cheveux frisés, très bruns. Entre eux se tenait un frère pâle et efflanqué qui semblait peu à son aise : il se balançait nerveusement et se grattait le menton avec le rouleau de parchemin qu'il serrait dans sa main. L'Abbé, du haut de sa position, considéra les deux rangs de visages placides et hâlés, leurs grands yeux bovins, leurs expressions simples. Puis il tourna son regard inquisiteur dans la direction du moine pâle qui lui faisait face.

– Cette plainte émane de vous, Frère Ambrose, dit-il. Puisse saint Benoît, patron de cette maison, se trouver avec nous aujourd'hui et nous aider dans nos conclusions ! Combien de chefs d'accusation y figurent ?

– Trois, Révérend Père, répondit le frère d'une voix mal assurée.

– Les avez-vous établis selon la règle ?

– Les voici, Révérend Père, inscrits sur ce parchemin.

– Que ce parchemin soit remis au procureur. Faites entrer le Frère John afin qu'il entende les accusations portées contre lui.

À ce commandement un frère lai ouvrit la porte ; deux autres frères lais entrèrent alors, encadrant un jeune novice de l'ordre. Il avait la taille d'un colosse, les yeux noirs, les cheveux roux, de gros traits, et, répandu sur toute sa personne, un air mi-provocant, mi-amusé. Il avait rejeté le capuchon sur ses épaules. Sa robe dégrafée laissait apparaître un cou puissant, rougeaud, côtelé comme l'écorce du sapin. Des bras très musclés, couverts d'un duvet roux, émergeaient des larges manches de son habit dont le pan retroussé sur le côté permettait d'apercevoir une jambe formidable tout

égratignée par les ronces. Sur une révérence à l'Abbé (révérence qui était peut-être plus ironique que respectueuse), le novice se dirigea vers le prie-Dieu sculpté qui avait été préparé pour lui, puis il demeura silencieux et tout droit, la main sur la clochette d'or qui était utilisée pour les oraisons spéciales de la maison de l'Abbé. Ses yeux noirs parcoururent l'assemblée avant de se poser, menaçants et farouches, sur le visage de son accusateur.

Le procureur se leva. Il déroula avec lenteur le parchemin et en commença la lecture d'une voix emphatique. Le frémissement qui agita les frères révéla l'intérêt qu'ils portaient au débat.

– Accusations portées le deuxième jeudi qui suit la fête de l'Assomption, l'an 1366 de Notre Seigneur, contre le Frère John, précédemment connu sous le nom de Hordle John, ou John de hordle, mais à présent novice dans le saint ordre monastique des Cisterciens. Lecture faite le même jour à l'abbaye de Beaulieu en présence du Révérend Père Abbé Berghersh et de tous les Frères assemblés.

» Les accusations contre ledit Frère John sont les suivantes, à savoir :

» Premièrement, que le jour susmentionné de la fête de l'Assomption, de la bière légère ayant été servie aux novices dans la proportion d'un quart pour quatre, ledit Frère John vida le pot d'un trait au grand dam du Frère Paul, du Frère Porphyre et du Frère Ambrose, qui purent à peine avaler leur morue salée en raison de la sécheresse de leur gosier...

Devant cette accusation solennelle, le novice leva une main et mordit ses lèvres, tandis que les frères (même les plus dévots) échangeaient des regards amusés et toussotaient pour dissimuler leur envie de rire. Seul l'Abbé demeura imperturbable.

« ... De plus, que le maître des novices l'ayant informé

que pendant deux jours il aurait pour toute nourriture un pain de son de trois livres et des fèves afin d'honorer et de glorifier plus hautement sainte Monique, mère de saint Augustin, il fut surpris par le Frère Ambrose et par d'autres frères à dire qu'il vouait à vingt mille diables ladite Monique, mère de saint Augustin, ou n'importe quelle sainte capable de dresser obstacle entre un homme et sa nourriture. De plus, que le Frère Ambrose lui ayant reproché ce souhait blasphématoire, il se saisit dudit frère, lui plongea la tête dans le piscatorium et la maintint si bien en cette position que l'infortuné eut le temps de réciter un *pater* et quatre *ave* afin de fortifier son âme contre une mort imminente...

Cette grave accusation souleva un bourdonnement et des murmures dans les rangs des frères en robe blanche; mais l'Abbé étendit sa longue main nerveuse.

– Quoi encore? demanda-t-il.

» ... De plus, qu'entre none et les vêpres le jour de la fête de Jacques le Mineur, ledit Frère John fut aperçu sur la route de Brockenhurst, près de l'endroit appelé l'étang de la Cognée, en conversation avec une personne de l'autre sexe, jeune fille nommée Mary Sowley, fille du verdier du Roi. De plus, qu'après diverses plaisanteries et farces, ledit Frère John souleva ladite Mary Sowley et la prit, la porta et la reposa de l'autre côté du ruisseau, pour l'infinie satisfaction du diable et au profond détriment de son âme, dont la scandaleuse défaillance et vilenie est attestée par trois membres de l'ordre.

Un silence de mort plana dans la salle; des hochements de tête, des yeux levés vers le ciel révélaient la pieuse horreur qui s'était emparée de la communauté. L'Abbé arqua ses sourcils gris.

– Qui peut se porter garant de ces derniers faits? interrogea-t-il.

– Je le puis, répondit l'accusateur. Et le peuvent également Frère Porphyre, qui était avec moi, et Frère Marc, lequel a été si bouleversé et si troublé intérieurement par ce spectacle qu'il est alité avec de la fièvre.

– Et la femme? demanda l'Abbé. Ne s'est-elle pas répandue en lamentations et en larmes devant l'affront perpétré par notre Frère?

– Non. Elle lui a souri gentiment et l'a remercié. Je l'affirme, et le Frère Porphyre peut l'affirmer aussi.

– Vous le pouvez? tonna l'Abbé. Vous le pouvez tous les deux? Avez-vous oublié que la trente-cinquième règle de l'ordre ordonne qu'en présence d'une femme le visage doit se détourner et les yeux se river au sol? Vous l'avez oubliée, cette règle! Si vos yeux avaient été braqués sur vos sandales, comment auriez-vous pu voir le sourire dont vous faites état? Huit jours de cellule, faux Frères, huit jours de pain de seigle et de lentilles, avec doubles laudes et doubles matines, vous aideront à vous rappeler les règles sous lesquelles vous vivez!

Accablés par ce subit accès de colère, les deux témoins enfouirent leurs figures dans le creux de leurs poitrines, et se laissèrent tomber sur leurs sièges. L'Abbé les foudroya d'un ultime regard, puis reporta ses yeux sur l'accusé qui soutint le choc avec un visage ferme et tranquille.

– Qu'avez-vous à dire, Frère John, sur les lourdes charges qui sont alléguées contre vous?

– Assez peu, bon Père, assez peu! dit le novice en anglais avec le débit traînant des Saxons de l'Ouest.

Les frères, qui étaient tous de bons Anglais, dressèrent l'oreille au son de ces accents familiers dont ils avaient perdu l'usage. Mais l'Abbé, rouge de colère, frappa l'accoudeur de son fauteuil.

– Quel est ce jargon? s'écria-t-il. Est-ce là une langue à

employer entre les murs d'un ancien monastère de sainte réputation? Il est vrai que la grâce et la science vont toujours de pair : quand l'une est perdue, point n'est besoin de chercher l'autre!

– Cela, je l'ignore, répondit Frère John. Je sais seulement que les mots me sont venus naturellement aux lèvres, car c'est ainsi que s'exprimaient mes pères. Avec votre permission je parlerai ma langue; sinon je garderai le silence.

L'Abbé tapota du pied sur le plancher et acquiesça de la tête, comme quelqu'un qui passe sur un détail mais qui ne l'oubliera pas.

– Pour l'affaire de la bière, reprit Frère John, j'étais rentré des champs en nage, et j'avais à peine eu le goût dans la bouche que déjà le pot était vide. Il se peut également que j'aie parlé un peu brusquement à propos du pain de son et des fèves, mais pour un homme de ma taille, une telle nourriture est bien chiche. Il est vrai aussi que j'ai empoigné ce maître idiot de Frère Ambrose, quoique je ne lui aie fait aucun mal, ainsi que vous pouvez le constater. Pour ce qui est de la jeune fille, il est encore vrai que je l'ai portée de l'autre côté du ruisseau car elle avait sa robe et ses souliers, et moi j'étais pieds nus dans des sandales de bois qui ne risquaient pas d'être abîmées par l'eau. J'aurais été honteux en tant qu'homme et en tant que moine d'avoir à lui refuser mon aide.

Il regarda autour de lui; la même lueur amusée dansait dans ses yeux.

– Cela suffit, prononça l'Abbé. Il a tout confessé. Il ne me reste plus qu'à déterminer le châtement que mérite sa mauvaise conduite...

Il se leva; les deux rangées de religieux l'imitèrent; les frères jetèrent des coups d'œil obliques vers le prélat en colère.

– ... John de Hordle! éclata-t-il. Pendant vos deux mois de noviciat, vous vous êtes montré un moine infidèle, indigne de porter la robe blanche qui est le symbole extérieur d'un esprit sans tache. Cette robe vous sera donc retirée, et vous serez rejeté dans le monde extérieur sans le bénéfice de la cléricature, et sans la moindre participation aux grâces et aux bénédictions de ceux qui vivent sous la protection du bienheureux Benoît. Vous ne reviendrez jamais à Beaulieu ni dans l'une des dépendances de Beaulieu, et votre nom sera rayé des rôles de l'ordre.

La sentence parut terrible aux moines âgés, qui avaient si bien pris l'habitude de la vie paisible et régulière de l'abbaye qu'ils auraient été des enfants perdus si l'on s'était avisé de les rejeter dans le monde extérieur : de leur oasis de paix et de piété, ils considéraient le désert de la vie comme un lieu plein de tempêtes et de luttes, très inconfortable, dominé par le mal. Le jeune novice quant à lui ne devait pas partager cette opinion, car ses yeux étincelèrent et son sourire s'accrut. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer l'humeur de l'Abbé.

– Voilà pour le châtiment spirituel! poursuivit-il. Mais c'est à vos sentiments plus grossiers que nous allons maintenant nous intéresser. Comme vous n'êtes plus protégé par le bouclier de la sainte Église, la difficulté ne sera pas grande. Holà! Frères lais! Francis, Naomi, Joseph! Saisissez-vous de lui et liez-lui les bras! Traînez-le par ici, et que les forestiers et les portiers le chassent à coups de fouet hors de l'enceinte!

Quand les trois frères susnommés s'avancèrent pour exécuter l'ordre de l'Abbé, le sourire disparut du visage du novice. Il regarda à droite, à gauche, l'œil sombre, comme un taureau harcelé par des chiens. Puis, poussant un cri jailli du plus profond de sa poitrine, il s'empara du lourd



prie-Dieu de chêne et il le balança, prêt à frapper, tout en reculant de deux pas afin de n'être pas assailli par surprise.

– Par la croix noire de Waltham ! rugit-il. Si l'un de vous, coquins, touche du bout des doigts le bord de ma robe, je lui écrase le crâne comme une aveline !

Ses gros bras musclés, sa voix tonnante, ses cheveux roux en bataille impressionnèrent les trois frères qui s'immobilisèrent, cloués sur place. Les deux rangs de moines blancs oscillaient comme des peupliers sous la tempête. L'Abbé seul bondit en avant ; mais le procureur et le maître des novices le retinrent chacun par un bras afin qu'il ne s'exposât point au danger.

– Il est possédé d'un démon ! crièrent-ils. Courez, Frère Ambrose, Frère Joachim ! Appelez Hugh du moulin, et Wat le bûcheron, et Raoul avec son arbalète et ses carreaux ! Dites-leur que nous craignons pour notre vie ! Courez ! Courez, pour l'amour de la Vierge !

Mais le novice était stratège autant qu'homme d'action. Il s'élança, précipita à la tête de Frère Ambrose son arme lourde et, pendant que le moine et le prie-Dieu roulaient ensemble sur le plancher, il se rua par la porte ouverte, pour dégringoler l'escalier en colimaçon. Le vieux Frère Athanasius, de sa cellule, eut la vision de deux pieds ailés et d'une robe retroussée ; mais avant qu'il eût eu le temps de se frotter les yeux, le moine infidèle se trouvait dehors et fonçait sur la route de Lyndhurst aussi vite que le lui permettaient ses sandales.

COMMENT ALLEYNE EDRICSON S'EN ALLA  
DE PAR LE MONDE

Jamais la paisible atmosphère de la vieille maison cistercienne n'avait été pareillement troublée. Jamais n'avait éclaté révolte aussi soudaine, aussi brève, aussi réussie. Mais l'abbé Berghersh devait veiller à ce que cette rébellion sans précédent ne mît point en péril l'ordre établi. En quelques phrases acides et brûlantes, il compara la sortie du faux Frère à l'expulsion de nos premiers parents du paradis terrestre, et il affirma que s'ils ne se réformaient pas, d'autres membres de la communauté pourraient se trouver dans le même mauvais cas. Ayant ainsi ramené la docilité au sein de son troupeau, il renvoya les moines à leurs travaux et se retira dans son appartement privé pour chercher les secours spirituels nécessaires à l'accomplissement de sa haute mission.

L'Abbé était encore agenouillé quand quelques coups légers frappés à sa porte interrompirent ses oraisons. Il se releva et commanda d'entrer. Mais l'humeur causée par cette interruption s'adoucit quand il reconnut le visiteur, et sa physionomie s'éclaira d'un sourire paternel.

C'était un jeune homme mince et de bel élan, encore enfantin en sa blondeur, mais joliment bâti et de mine avenante. Des yeux gris clair et pensifs, ainsi qu'une délicate vivacité d'expression, indiquaient une nature qui s'était développée loin des joies et des tristesses bruyantes du monde.

Le dessin de la bouche et un menton volontaire interdisaient qu'on lui attribuât de la mollesse. Il pouvait être impulsif, enthousiaste, sensible, souple, et cherchant à plaire; mais un observateur attentif aurait juré que ses manières douces de jeune moine masquaient une fermeté et une résolution naturelles.

Il n'était pas revêtu de la robe monastique; cependant son justaucorps, son manteau et ses chausses étaient d'une couleur sombre, ainsi qu'il convient à l'hôte d'une enceinte sacrée. Il portait en bandoulière une besace de voyage et serrait d'une main un gros bâton ferré, tandis que l'autre tenait un bonnet qu'ornait sur le devant une grande médaille d'étain frappée à l'image de Notre-Dame de Rocamadour.

– Êtes-vous prêt, beau fils? dit l'Abbé. Ce jour est décidément celui des départs. En douze heures l'abbaye a dû arracher son herbe la plus nocive et se séparer de sa fleur préférée.

– Vous êtes trop bon, mon Père! répondit le jeune homme. Si je pouvais disposer de moi à mon gré, je ne partirais jamais et je terminerais mes jours ici à Beaulieu. L'abbaye a été ma demeure depuis que je suis en âge de me souvenir, et j'ai chagrin à la quitter.

– La vie apporte beaucoup de croix, dit doucement l'abbé. Qui n'en a pas? Votre départ nous afflige autant que vous. Mais rien ne peut l'empêcher. J'ai donné ma parole à votre père Edric que lorsque vous auriez vingt ans vous iriez dans le monde afin d'en goûter les saveurs par vous-même. Asseyez-vous sur ce siège, Alleyne, car il se peut que vous ne vous reposiez pas avant longtemps.

Le jeune homme obéit, mais avec une répugnance et un manque d'assurance visibles. L'Abbé se tenait près de la fenêtre étroite; sa longue ombre noire tombait obliquement sur le plancher.

– Il y a vingt ans, reprit-il, votre père, le seigneur de Minstead, est mort en laissant à l'abbaye de riches terres et aussi son enfant, à condition que nous l'élevions jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge d'homme. Il agissait ainsi en partie parce que votre mère était morte, mais aussi parce que votre frère aîné, l'actuel seigneur de Minstead, avait déjà manifesté une nature grossière et farouche et qu'il n'aurait pas été pour vous un compagnon convenable. Il manifesta toutefois sa volonté que vous ne restiez pas au couvent et que, parvenu à maturité, vous retourniez dans le monde.

– Mais, mon Père, interrompit le jeune homme, n'ai-je pas déjà franchi quelques degrés dans la cléricature ?

– Si, beau fils, mais pas assez pour vous empêcher de porter le costume laïque ni pour vous interdire le genre d'existence que vous allez mener. Vous avez été portier ?

– Oui, mon Père.

– Exorciste ?

– Oui, mon Père.

– Lecteur ?

– Oui, mon Père.

– Acolyte ?

– Oui, mon Père.

– Mais vous n'avez pas prononcé de vœux de fidélité et de chasteté ?

– Non, mon Père.

– Vous êtes donc libre de vivre dans le siècle. Mais avant que vous ne partiez, faites-moi savoir quels talents vous emportez de Beaulieu. J'en connais quelques-uns. Vous savez jouer de la citole et du rebec. Sans vous notre chœur sera muet. Vous sculptez aussi, je crois ?

La pâle figure du jeune homme s'enflamma d'une fierté d'artiste.

– Oui, Révérend Père ! Grâce au bon Frère Bartholomew,

je sculpte le bois et l'ivoire, et je puis également travailler l'argent et le bronze. Du Frère Francis, j'ai appris à peindre sur parchemin, sur verre et sur métal, et je connais les colorants et les essences qui préservent la couleur de l'humidité ou d'un air trop vif. Le Frère Luc m'a initié au damasquinage et à l'émaillage des châsses, des tabernacles, des diptyques et des triptyques. Pour le reste, je m'entends un peu à la tapisserie, à la taille des pierres précieuses et à la fabrication des outils.

– Une belle liste, en vérité! s'exclama le Supérieur en souriant. Quel clerc de Cambridge ou d'Oxford pourrait se prévaloir d'autant? Mais pour la lecture? Je crains que vous ne soyez moins disert.

– En effet, mon Père : mon bagage est léger. Pourtant, grâce à notre bon procureur, je ne suis pas totalement illettré. J'ai lu Ockham, Bradwardine et d'autres de l'École, ainsi que le savant Duns Scot et la *Somme* du saint d'Aquin.

– Mais qu'avez-vous retenu de vos lectures sur les choses de ce monde? De cette haute fenêtre vous pouvez apercevoir la pointe boisée et la fumée de Bucklershard, l'embouchure de l'Exe et le scintillement de la mer. Je vous demande maintenant, Alleyne, où arriverait un homme qui embarquerait et traverserait cette mer.

Le jeune homme réfléchit et dessina un plan avec son bâton sur les nattes de jonc qui recouvraient une partie du plancher.

– Révérend Père, dit-il, il arriverait dans ces régions de la France qui sont tenues par sa Majesté Royale. Mais s'il tendait vers le sud, il pourrait atteindre l'Espagne et les États barbaresques. Vers le nord il gagnerait les Flandres, et le pays des Orientaux et des Moscovites.

– Fort bien! Et si, après avoir atteint les possessions du Roi, il prolongeait son voyage vers l'est?

– Dans ce cas il ferait chemin vers cette partie de la France qui est encore en litige, et il pourrait espérer atteindre la célèbre cité d’Avignon où s’est établi notre Père béni, le pilier de la Chrétienté.

– Et ensuite?

– Ensuite il traverserait le pays des Alemans et le grand Empire romain, et puis il irait vers le pays des Huns et des païens de Lituanie, au-delà duquel sont établis la grande ville de Constantin puis le royaume des impurs sectateurs de Mahomet.

– Et ensuite, beau fils?

– Au-delà il y a Jérusalem et la Terre Sainte, ainsi que le grand fleuve qui a sa source dans le jardin d’Éden.

– Et ensuite?

– Non, Révérend Père, je n’en sais pas davantage. À mon avis le bout du monde n’est pas loin.

– Alors nous pouvons encore trouver quelque chose à vous apprendre, Alleyne! fit l’Abbé avec complaisance. Sachez que beaucoup de peuples étranges s’interposent avant le bout du monde. Il y a le pays des Amazones et le pays des nains, et le pays des femmes jolies mais mauvaises qui tuent d’un regard, comme le basilic. Plus loin il y a le royaume du Prêtre Jean et du Grand Khan. Tout cela je le sais de source sûre, puisque je le tiens d’un pieux et vaillant chevalier du Christ : Sir John de Mandeville, qui s’arrêta deux fois à Beaulieu en allant à Southampton et en revenant; du pupitre du réfectoire, il nous fit un discours sur ce qu’il avait vu, et il se trouva plus d’un bon Frère pour s’arrêter de boire et de manger tant ces étranges contes étaient saisissants.

– Je voudrais bien savoir, mon Père, ce qui peut exister à l’extrémité du monde.

– L’approfondissement de certains sujets, répondit l’Abbé

avec gravité, ne nous a jamais été recommandé. Mais vous avez une longue route devant vous. Où irez-vous d'abord ?

– Chez mon frère à Minstead. Puisqu'il est vraiment impie et violent, il faut que je le voie et que je cherche à le ramener dans la bonne voie.

L'Abbé hocha la tête.

– Le seigneur de Minstead s'est taillé une fâcheuse réputation, fit-il. Si vous vous rendez chez lui, veillez au moins à ce qu'il ne vous détourne pas de la route étroite où vous avez appris à marcher. Mais vous êtes sous la garde de Dieu, et Dieu vous protégera toujours dans le péril ou les soucis. Par-dessus tout, évitez les pièges des femmes : elles en tendent constamment pour y prendre de jeunes aveugles. À genoux, mon enfant, et recevez la bénédiction d'un vieil homme.

Alleyne Edricson baissa la tête pendant que dans son cœur l'Abbé suppliait le Ciel de protéger cette âme innocente qui s'engageait dans les ténèbres et les dangers du siècle. Ce n'était une formule vide ni pour l'un ni pour l'autre. Tous deux considéraient la vie extérieure comme une source de violence et de péché, environnée de dangers physiques et surtout spirituels.

À cette époque, le ciel était proche des hommes. Les interventions directes de Dieu se manifestaient dans le tonnerre et l'arc-en-ciel, la tempête et les éclairs. Pour le croyant, des nuées d'anges et de confesseurs ou de martyrs, des armées de saints et de sauvés se penchaient toujours vers leurs frères de l'Église militante : ils les relevaient, les encourageaient, les aidaient. Ce fut donc d'un cœur raffermi que le jeune homme quitta la chambre de l'Abbé. Celui-ci l'accompagna jusqu'en haut de l'escalier et le recommanda à la protection de saint Julien, patron des voyageurs.

En bas, sous le porche, les moines s'étaient rassemblés pour un dernier adieu. Beaucoup avaient apporté un petit

cadeau afin que leur Frère se souvînt d'eux. Le Frère Bartholomew était là avec un crucifix d'ivoire sculpté, et aussi le Frère Luc avec un psautier dont le dos blanc était décoré d'abeilles d'or, et encore le Frère Francis qui lui offrit un « Massacre des Innocents » admirablement dessiné sur parchemin. Tous ces objets furent soigneusement glissés au fond de la besace du voyageur, et recouverts par les soins du Frère Athanasius d'un paquet de pain et de fromage et d'un petit flacon du célèbre vin cacheté de bleu de l'abbaye. Voilà comment, s'arrachant aux mains qui se tendaient vers lui, parmi des éclats de rire et des bénédictions, Alleyne Edricson quitta Beaulieu.

Au tournant de la route il s'arrêta pour regarder derrière lui. L'immense bâtiment qu'il connaissait si bien s'étendait baigné du miel du soleil couchant ; il contempla la maison de l'Abbé, l'église allongée, le cloître avec ses ogives. Et puis il y avait aussi le large ruban de l'Exe, le vieux puits de pierre, le petit autel de la Vierge dans une niche et, surtout, le groupe des robes blanches avec ces mains qui s'agitaient dans sa direction. Un brouillard embua les yeux du jeune homme, qui se mit en route, la gorge serrée et le cœur lourd.



COMMENT HORDLE JOHN DUPA  
LE FOULEUR DE LYMINGTON

Mais il ne serait pas conforme à l'ordre naturel qu'un ardent garçon de vingt ans ayant le vaste monde devant lui passât ses premières heures de liberté à se lamenter sur ce qu'il venait de quitter. Bien avant que le son des cloches de Beaulieu eût cessé de parvenir à ses oreilles, Alleyne avait repris une démarche assurée, faisait des moulinets avec son bâton ferré et sifflait comme un merle. Il est vrai que la soirée était digne de raffermir le moral d'un homme. Les rayons obliques du soleil filtraient à travers les arbres, dessinant sur la route des barres dorées ouvragées de nervures délicates. Au loin, devant et derrière lui, les rameaux verts qui commençaient à prendre une teinte cuivrée s'élançaient pour former de larges arceaux. L'air calme de l'été s'alourdissait des senteurs résineuses de la grande forêt. Ici et là un ruisseau aux eaux roussâtres babillait en s'échappant des sous-bois et courait se perdre parmi les fougères et les ronces. Toute bruissante du bourdonnement des insectes et du murmure des feuilles, la paix de la nature régnait partout.

La vie pourtant ne manquait pas : tous les grands bois en étaient riches. Tantôt une hermine d'été, souple et furtive, traversait la route pour assouvir sa cruelle passion de la chasse ; tantôt un chat sauvage perché sur une branche de chêne observait le voyageur d'un œil jaune et méfiant. Ou

encore une laie suivie de deux petits marçassins surgissait des broussailles, à moins qu'un cerf majestueux n'avancât parmi les troncs d'arbres et ne regardât autour de lui avec l'assurance d'un sujet du Roi. Quand il en aperçut un, Alleyne le menaça gaiement de son gourdin et le cerf, pensant sans doute que le Roi était trop loin pour le protéger, s'enfuit en bondissant.

À présent le jeune homme se trouvait loin de l'abbaye. Il fut d'autant plus surpris d'apercevoir, à l'issue d'un tournant, un homme revêtu de la robe blanche de l'ordre et assis sur un talus de bruyère. Alleyne connaissait bien tous les frères, sauf celui-ci, lequel secouait sa tête rougeaude et bouffie avec un air de grande perplexité : il joignait les mains et les agitait furieusement ; enfin il se leva et descendit la route en courant. Mais l'inconnu avait à peine bondi qu'Alleyne remarquait la drôle d'allure de sa robe, beaucoup trop longue pour sa taille : elle traînait par terre et tire-bouchonnait si bien autour de ses chevilles que même en la retroussant il était incapable de marcher vite. Le malheureux avait beau s'efforcer de courir, ses pieds s'embarrassaient ; il finit par trébucher et préféra se laisser choir sur la bruyère. Quand Alleyne parvint à sa hauteur, l'autre l'interpella.

– Jeune ami, lui dit-il, d'après votre costume laïque je gage que vous ne savez pas grand-chose de ce qui se passe en l'abbaye de Beaulieu...

– Vous êtes dans l'erreur, répondit le clerc. J'ai passé toute ma vie entre ses murs.

– Serait-ce possible ? Alors pourrez-vous me dire le nom d'un grand lourdaud de frère immonde qui a un visage taché de son et des mains comme des pelles ? Ses yeux sont noirs, sa tignasse rouge, et il beugle comme le taureau de la paroisse. Je ne crois pas qu'il y en ait deux de semblables dans un même couvent.

– Il s’agit sûrement du Frère John. J’espère qu’il ne vous a pas fait de mal, bien que vous ayez l’air de lui tenir quelque rigueur...

– Du mal? s’exclama l’autre en sursautant sur sa bruyère. Du mal! Il m’a volé tous mes vêtements; est-ce un mal? Et il m’a laissé ici dans ce triste costume blanc, si bien que j’ai honte de me représenter devant ma femme : elle pensera que j’ai pris sa vieille chemise pour m’habiller. C’est misère que je l’aie rencontré, oui!

– Mais que s’est-il passé? demanda le clerc qui avait du mal à réprimer un fou rire devant le spectacle de ce petit homme courroucé, tout noiraud dans sa robe blanche.

– Voici. Je suivais cette route et j’espérais atteindre Lymington avant la nuit, quand j’ai rencontré ce fripon de rouquin assis exactement en ce même endroit. Je me suis découvert en passant devant lui; après tout, ce pouvait être un saint homme en train de faire oraison! Mais il m’a interpellé pour me demander si j’avais entendu parler de la nouvelle indulgence accordée aux Cisterciens. Je lui ai répondu que non. «Alors, tant pis pour ton âme!» s’est-il écrié. Et il s’est lancé dans une longue histoire; tenant compte des vertus de l’abbé Berghersh, le Pape avait décrété que quiconque endosserait l’habit d’un moine de Beaulieu, le temps de dire les sept psaumes de David, aurait sa place assurée au royaume de Dieu. Quand j’ai appris cela, je me suis jeté à genoux et je l’ai supplié de me prêter sa robe pour que je la passe; il a cédé à mes nombreuses adjurations, surtout après que je lui eus remis trois marcs pour redorer la statue de Laurent le martyr. J’ai donc revêtu sa robe. Je ne pouvais pas faire autrement que de lui permettre d’endosser mon bon justaucorps de cuir et mes chausses, car, disait-il, il commençait à faire froid et il n’aurait pas été décent qu’il demeurât demi-nu pendant que je me livrais à mes

oraisons. Une fois qu'il a été habillé, et il ne l'a pas été sans peine, car nous ne sommes pas de la même taille, je n'en étais arrivé qu'à la fin du deuxième psaume : là-dessus il m'a ordonné de faire honneur à mon nouvel habit, et il s'est enfui à toutes jambes. J'aurais bien voulu courir moi aussi, mais j'avais l'impression d'avoir été cousu dans un sac. Aussi me suis-je campé ici, et je n'en bougerai pas avant d'avoir retrouvé mes affaires.

– Non, non, ami ! Ne prenez pas les choses si lugubrement ! dit Alleyne en posant une main sur l'épaule de l'affligé. Il vous reste toujours la ressource de troquer à l'abbaye cette robe contre un justaucorps. Mais peut-être avez-vous un ami dans les environs ?

– Oui, j'en ai un, répondit-il. Et juste à côté. Mais je ne me soucie guère d'aller le trouver, car sa femme a une langue de diablesse, et elle raconterait mon aventure dans tout le pays ; je ne pourrais plus me montrer sur aucun marché, de Fordingbridge à Southampton. Mais si vous, beau messire, vous aviez la bonté de faire un crochet de deux portées de flèche, vous me rendriez un service sans égal.

– De tout mon cœur ! fit Alleyne.

– Alors prenez ce sentier sur la gauche, je vous prie, puis la piste de chevreuils qui débouche sur la droite. Vous verrez sous un grand hêtre la hutte d'un charbonnier. Dites-lui mon nom, mon bon seigneur, le nom de Peter le fouleur, de Lymington, et demandez-lui des vêtements de rechange afin que je puisse me remettre en route sans délai. Il a quelques raisons de ne point me refuser ce service.

Alleyne partit par le sentier indiqué et découvrit bientôt la hutte du charbonnier. Celui-ci était sorti couper du bois, mais sa femme, grosse matrone affairée, trouva les vêtements qui convenaient et en fit un ballot. Pendant qu'elle s'empres-  
sait, Alleyne Edricson se tenait devant la porte ouverte, et

il la regardait avec autant d'intérêt que de méfiance car il n'avait jamais vu une femme d'aussi près. Elle avait des bras rouges, une robe en lainage sombre et une broche en cuivre grosse comme une tartelette.

– Peter le fouleur! ne cessait-elle de répéter. Par la sainte Vierge, si j'étais la femme de Peter le fouleur, je lui aurais appris à ne pas donner ses vêtements au premier coquin venu! Mais il a toujours été fin niais, notre Peter... bien que nous lui soyons redevable de nous avoir aidés pour l'enterrement de notre second fils, Wat, qui était apprenti chez lui à Lymington, l'année de la Peste Noire... Mais qui êtes-vous, jeune seigneur?

– Un clerc qui va de Beaulieu à Minstead.

– Tiens, vraiment? Vous avez été élevé à l'abbaye, alors? Je pourrais le deviner rien qu'à vos joues rougissantes et à vos yeux baissés. Vous avez appris chez les moines, je suppose, à redouter les femmes. Ils déshonorent leur propre mère, avec cet enseignement-là! Le monde serait joli, ma foi, s'il n'y avait plus de femmes!

– Que le ciel nous préserve d'une telle éventualité! dit Alleyne.

– Amen et amen! Mais vous êtes joli garçon, d'autant plus mignon que vous avez des manières modestes. Il est facile de voir à votre figure que vous n'avez point passé vos journées sous la pluie, dans la chaleur et le vent, comme mon pauvre Wat a été forcé de le faire.

– J'ai encore vu bien peu de choses de la vie, bonne dame!

– Vous n'y trouverez rien qui vous dédommagera de la perte de votre fraîcheur. Voilà les habits. Peter n'aura qu'à les rapporter la prochaine fois qu'il passera par ici. Sainte Vierge! Regardez cette poussière sur votre doublet! On voit bien que vous n'avez pas de femme pour veiller sur vous. Là! C'est mieux. Maintenant fais-moi la bise, mon petit.

Alleyne se pencha pour déposer un baiser sur son visage. Le baiser était en effet la manière ordinaire de se saluer à l'époque et, comme Érasme le remarqua bien plus tard, davantage en Angleterre que partout ailleurs Celui-là fit battre furieusement le sang aux tempes d'Alleyne qui se demanda, en partant, comment l'abbé Berghersh aurait réagi devant une invitation aussi franche. Il en avait encore des fourmillements dans la peau quand il rejoignit la route, mais ce qu'il vit alors lui changea les idées.

Un peu plus bas, l'infortuné Peter tapait du pied et tempêtait dix fois plus fort qu'auparavant. Au lieu de la grande robe blanche, il n'avait plus de vêtements du tout, sauf une courte chemise de flanelle et une paire de chaussons de cuir. Loin sur la route courait un homme très grand, un ballot sous un bras, l'autre main au côté, comme quelqu'un qui rit jusqu'à en avoir mal.

– Regardez-le! criait Peter. Regardez-le! Vous me servirez de témoin. Il fera connaissance avec la prison de Winchester! Voyez comme il s'enfuit avec mon habit!

– Qui est-ce?

– Qui, sinon ce maudit Frère John? Il m'a laissé moins de vêtements que n'en a un galérien. Ce double fripon m'a volé ma robe.

– Du calme, mon ami! C'était sa robe, objecta Alleyne.

– Il a tous mes habits : la robe, le justaucorps, les hauts-de-chausses, tout! Je lui suis bien reconnaissant de m'avoir laissé ma chemise et mes chaussons! Cela ne m'étonnerait pas qu'il revienne bientôt les chercher.

– Mais comment est-ce arrivé? demanda Alleyne éberlué.

– Sont-ce là les vêtements? Par pitié, donnez-les-moi! Le Pape lui-même ne me les reprendrait pas, même s'il m'envoyait tout le sacré collège des cardinaux pour me les réclamer. Comment est-ce arrivé? eh bien, vous veniez de me

quitter quand ce maudit John est revenu au pas de course ; quand j'ai ouvert la bouche pour l'accabler de reproches, il m'a demandé s'il était vraisemblable qu'un homme de prières abandonnât son habit de religieux pour s'emparer du justaucorps d'un manant. Il n'avait fait qu'un petit tour, disait-il, pour que je fusse plus libre dans mes dévotions. Sur ce j'ai retiré ma robe, et lui, simulant beaucoup de hâte, a commencé à dégrafer le justaucorps. Mais quand j'ai posé ma robe sur le sol, il l'a ramassée et il a pris ses jambes à son cou, me laissant dans cette triste situation. Il riait tellement, comme une grenouille près d'éclater, que j'aurais pu le rattraper si je n'avais pas le souffle aussi court que ses jambes sont longues.

Le jeune homme écouta cette histoire avec tout le sérieux dont il fut capable, mais quand il vit son interlocuteur bedonnant se mettre debout en exhibant toute sa dignité offensée, un gros rire l'assaillit si brusquement qu'il dut s'appuyer contre un arbre. Le fouleur le considéra d'abord avec une gravité chagrine. Mais comme le rire paraissait devoir s'éterniser, il s'inclina avec une politesse forcée et s'éloigna dans ses habits d'emprunt. Quand il ne fut plus qu'un point noir sur la route, Alleyne s'essuya les yeux et se remit joyeusement en marche.

COMMENT LE BAILLI DE SOUTHAMPTON  
EXTERMINA DEUX VOLEURS

Si la route qu'il avait prise n'était guère plus fréquentée que la plupart des routes du royaume, elle l'était beaucoup moins que celles qui reliaient les grandes villes entre elles. Cependant Alleyne croisa d'autres voyageurs, et à plusieurs reprises il fut doublé par des processions de mulets de bât et de cavaliers. Une fois un moine mendiant s'avança vers lui en boitillant et lui demanda l'aumône d'une voix dolente : pour acheter un pain qui, dit-il, le sauverait d'une mort imminente. Mais Alleyne accéléra l'allure, car les moines lui avaient appris à se méfier des religieux errants – et puis un grand os de gigot à demi raclé dépassait malencontreusement de la poche du saint homme. Aussi vite qu'il se défilât, il ne put éviter la malédiction des quatre saints évangélistes que lui lança le gaillard, accompagnée d'injures si horribles qu'effrayé il se boucha les oreilles avec ses doigts et courut un bon moment à perdre haleine.

Plus loin, à la lisière d'un bois, il tomba sur un colporteur et sa femme, installés à leur aise sur un arbre déraciné. Le colporteur avait posé par terre son ballot qui servait de table ; tous deux dévoraient un grand pâté et l'arrosaient d'une boisson tirée d'une jarre de pierre. Le mangeur de pâté lança au passage une grossière plaisanterie à l'adresse du garçon, mais sa femme appela ce dernier d'une voix



aiguë et l'invita à venir se joindre à eux. Là-dessus l'homme passa de la gaieté à la colère et il se mit à la rouer si bien de coups qu'Alleyne pressa le pas, inquiet de voir la malheureuse rompue par son fait, et le cœur pesant soudain comme une masse de plomb. Partout où il portait les yeux, il ne voyait que violence et injustice, et la dureté de l'homme pour l'homme.

Pendant qu'il ruminait ces tristes pensées et languissait après la paix de l'abbaye, il parvint à un endroit découvert parsemé de buissons de houx, où l'attendait le spectacle le plus étrange qu'il eût jamais vu. Le chemin était bordé d'un long rideau de feuillage derrière lequel se dressaient toutes droites quatre jambes d'hommes recouvertes de chausses bariolées jaune et noir. À sa stupéfaction une musique gaie s'éleva dans l'air et les quatre jambes gigo-tèrent au rythme de la musique. Alleyne fit sur la pointe des pieds le tour des buissons et s'arrêta interdit : deux hommes se déplaçaient sur la tête tout en jouant, l'un d'une viole, l'autre d'un pipeau, aussi allègrement et aussi juste que s'ils étaient assis à la tribune. Alleyne se signa devant ce spectacle surnaturel, et il eut du mal à conserver son sang-froid quand les deux danseurs, l'apercevant, se dirigèrent vers lui en bondissant sur la tête. À une longueur de lance ils exécutèrent chacun un saut périlleux et retombèrent sur leurs pieds, souriants et la main sur le cœur.

– Une récompense ! Une récompense, beau chevalier aux yeux écarquillés ! cria l'un.

– Un présent, mon prince ! susurra l'autre. N'importe quelle bagatelle nous sera utile : une bourse pleine d'or, ou même un gobelet ciselé !

Alleyne se souvint de ce qu'il avait lu sur la possession démoniaque : les sauts, les contorsions, les exclamations brusques... Il allait répéter les exorcismes propres à le

défendre contre de telles attaques quand les deux inconnus éclatèrent de rire et, retombant à nouveau pieds en l'air, firent claquer leurs talons en se moquant de lui.

– Jamais vu d'acrobates ? demanda le plus âgé.

C'était un gaillard bronzé, noir de cheveux, aussi brun et souple qu'une baguette de noisetier. Il poursuivit :

– Pourquoi reculez-vous, comme si nous étions les rejets du diable ?

– Pourquoi reculez-vous, oiseau couleur de miel ? Pourquoi avez-vous peur, ma douceur cannellisée ? s'écria l'autre qui était un grand garçon efflanqué avec des yeux coquins.

– C'est, messires, que le spectacle est nouveau pour moi, répondit le clerc. Quand j'ai vu vos quatre jambes par-dessus les buissons, j'en ai à peine cru mes yeux. Pourquoi faites-vous cela ?

– Question bien sèche pour y répondre ! cria le plus jeune en se remettant debout. Question qui donne soif, mon bel oiseau ! Mais que vois-je ? Un flacon, un flacon ! C'est merveilleux.

Tout en parlant il avait allongé le bras et retiré le flacon de la besace d'Alleyne. Adroitement il lui cassa le col et s'en versa la moitié dans le gosier. Il tendit le reste à son camarade qui but le vin et qui, à la stupéfaction grandissante du clerc, fit semblant d'avaler le flacon : il s'y prit si bien qu'Alleyne crut le voir disparaître dans sa gorge. Mais une seconde plus tard il le balança par-dessus sa tête et le rattrapa en équilibre sur le mollet de sa jambe.

– Nous vous remercions pour le vin, mon bon seigneur, dit-il, et pour la courtoisie spontanée avec laquelle vous nous l'avez offert. Pour en terminer avec votre question, apprenez que nous sommes bateleurs ; nous nous sommes produits avec un énorme succès à la foire de Winchester et nous nous rendons à Ringwood pour le grand marché de la

Saint-Michel. Mais comme notre art est très subtil et très précis, nous ne pouvons pas laisser passer un jour sans nous entraîner; dans ce but nous choisissons un endroit tranquille où nous faisons halte. Or vous nous avez découverts. Et nous ne pouvons guère être surpris de votre étonnement, puisque vous n'aviez jamais vu d'acrobates et que beaucoup de barons, comtes, maréchaux et chevaliers qui sont allés jusqu'en Terre Sainte sont unanimes à déclarer qu'ils n'ont jamais vu spectacle aussi parfait et aussi gracieux que le nôtre. Si vous voulez bien vous asseoir sur ce petit tertre, nous allons recommencer.

Alleyne s'assit avec plaisir entre les deux gros ballots qui contenaient les costumes des amuseurs, doublets de soie couleur de feu et ceintures de cuir pailletées de cuivre et de fer-blanc. Les acrobates se remirent sur la tête : ils se déplaçaient par petits bonds en observant une totale rigidité du col, jouant de leurs instruments sans la moindre fausse note. Le hasard voulut qu'Alleyne aperçut, dépassant de l'un des ballots, le bout d'une cithare; il la prit, l'accorda et gratta sur les cordes un accompagnement de sa façon. Quand ils l'entendirent, ils posèrent leurs propres instruments et, mains au sol, se mirent à sautiller de plus en plus vite, criant à Alleyne d'accélérer le rythme; ils ne s'arrêtèrent que lorsque la fatigue les accabla tous les trois.

– Bien joué, ma douce colombe! s'exclama le plus jeune. Pour les cordes, vous êtes un artiste!

– Comment connaissiez-vous l'air? demanda l'autre.

– Je ne le connaissais pas. Je n'ai fait que suivre les notes que j'entendais.

Ce fut à leur tour d'ouvrir de grands yeux.

– Vous avez une drôle d'oreille! fit le plus âgé. Il y a longtemps que nous cherchons un musicien de votre qualité. Voulez-vous vous joindre à nous et pousser jusqu'à

Ringwood? Vous n'aurez pas grand-chose à faire et vous recevrez deux pence par jour, plus le souper tous les soirs.

– Arrosé d'autant de bière que vous pourrez en ingurgiter, ajouta le plus jeune. Et un flacon de vin de Gascogne le dimanche.

– Non, impossible! répondit Alleyne. Un autre travail m'attend, et je me suis déjà attardé trop longtemps.

Il reprit résolument la route; les deux bateleurs coururent derrière lui, lui offrirent quatre pence, puis six pence par jour : mais il se contenta de sourire et de secouer la tête; finalement ils renoncèrent. Plus loin il se retourna et aperçut le plus petit grimpé sur les épaules du plus jeune : de cet échafaudage quatre mains s'agitaient pour lui dire adieu; il leur répondit par de grands signes, puis se hâta d'avancer; cette rencontre lui avait remis le cœur en place.

Alleyne n'avait pas fait grand chemin, ralenti par toutes ces aventures bien banales et pourtant passionnantes. Jusqu'ici il avait mené une existence si paisible qu'un mauvais brassage de houblon ou une fausse note à une antienne faisaient à ses yeux figure d'événements. Mais voici qu'il assistait maintenant au jeu vif et changeant des lumières et des ombres de la vie. Un abîme semblait se creuser entre cette nouvelle existence pleine d'imprévus et d'incertitudes et le cycle régulier des travaux et des prières d'antan. Les quelques heures qui s'étaient écoulées depuis son départ de l'abbaye effaçaient de sa mémoire tous les ans qu'il y avait passés. Il prit le pain que les frères avaient placé dans sa besace; quand il le porta à sa bouche, il lui parut étrange qu'il eût gardé la chaleur des fours de Beaulieu.

Au-delà de Penerley, qui comptait trois chaumières et une grange, il quitta le pays boisé : la grande lande dénudée de Blackdown s'étirait devant lui; elle était rose de bruyères et bronzée par les fougères à la veille de se flétrir. À gauche

les bois étaient encore épais, mais la route s'en éloignait et serpentait à découvert. Le soleil reposait bas vers l'ouest sur un nuage de pourpre, d'où il projetait une douce lumière sur la lande sauvage et la lisière des forêts; il transformait les feuilles desséchées en flocons d'or d'autant plus brillants que s'assombrissaient les profondeurs sylvestres. Pour le contemplatif, le déclin est aussi beau que l'épanouissement, la mort aussi belle que la vie. Cette pensée se glissa dans le cœur d'Alleyne quand il contempla avec ravissement la beauté poignante du paysage automnal. Mais il ne s'y arrêta guère, car il lui restait trois bonnes lieues de marche avant de parvenir à l'auberge la plus proche. Il mangea hâtivement son pain et son fromage, après quoi il trouva que sa besace pesait moins lourd.

Sur cette route à découvert les voyageurs étaient moins rares que dans la forêt. Il croisa d'abord deux dominicains à longues robes noires qui passèrent près de lui en remuant les lèvres et ne lui accordèrent aucune attention. Puis ce fut un religieux d'un ordre mineur, à cheveux gris et à forte bedaine, qui marchait à pas lents et semblait contempler le monde alentour de l'air d'un homme en paix avec lui-même comme avec son prochain; il arrêta Alleyne pour lui demander s'il n'y avait pas dans les environs une hôtellerie spécialement réputée pour sa matelote d'anguilles; le clerc lui ayant répondu qu'il avait entendu vanter les anguilles de Sowley, le digne religieux passa sa langue sur ses lèvres avant de repartir d'un pas plus rapide. Presque sur ses talons arrivèrent trois manants, la pelle ou la pioche sur l'épaule; ils chantaient d'une voix juste, mais leur anglais était si grossier et si rude qu'il sonnait aux oreilles d'un homme élevé au couvent comme une langue étrangère, barbare. L'un d'eux portait un jeune butor qu'ils avaient attrapé sur la lande; ils le proposèrent à Alleyne contre une pièce d'argent. Il fut

content quand il se fut débarrassé d'eux, car leurs barbes hérissées et leurs regards farouches n'incitaient guère à prolonger une discussion d'affaires.

Mais ce ne sont pas toujours les individus d'aspect peu engageant qui sont le plus à craindre. Un infirme à la jambe de bois s'approchait en boitillant : il semblait si vieux et si faible qu'un enfant n'en aurait pas eu peur ; quand Alleyne l'eut dépassé, il lui lança tout à coup, par pure méchanceté, une malédiction brutale, en même temps qu'une pierre qui siffla à ses oreilles. Cette agression sans motif épouvanta si fort Alleyne qu'il prit ses jambes à son cou et ne s'arrêta de courir que lorsqu'il fut hors de portée des jurons et des projectiles que l'autre continuait de lui expédier. Ainsi donc, en cette Angleterre, la seule protection de l'homme se trouvait dans la force de son bras et dans la rapidité de sa course ! Au couvent il avait vaguement entendu parler de la loi, d'une loi toute-puissante, devant laquelle s'inclinaient prélats et barons, mais il n'en décelait pas le moindre signe. À quoi servait une loi inscrite sur parchemin, se demandait-il, si personne n'en assurait le respect ? Mais avant que le soleil fût couché, il allait connaître tout le poids de cette loi anglaise quand elle pouvait s'abattre sur un contrevenant.

Après deux kilomètres de lande, la route descendait assez brusquement dans un creux où coulait un rapide ruisseau couleur de tourbe. À droite s'élevait, et s'élève encore aujourd'hui, un ancien tumulus recouvert de bruyères et de ronces. Alleyne descendait allègrement la pente qui menait au ruisseau quand, de l'autre côté, il aperçut une vieille dame qui traînait sa fatigue en s'appuyant lourdement sur un bâton. Lorsqu'elle parvint au bord du ruisseau, elle s'arrêta et chercha un gué. En face du chemin, une grosse pierre avait été posée en plein milieu de l'eau, mais trop loin de la terre ferme pour une femme d'âge. Deux fois elle essaya

de placer un pied dessus, deux fois elle dut reculer et finit par s'asseoir, hochant désespérément la tête et se tordant les mains. Sur ces entrefaites Alleyne apparut de l'autre côté de l'eau.

– Venez, bonne mère! lui dit-il. Ce n'est pas un passage bien dangereux.

– Hélas, brave jeune homme! J'ai les yeux brouillés. Je vois bien qu'il y a une pierre, mais je ne la remets pas bien.

– Cela peut facilement s'arranger.

Il la souleva – elle était légère car l'âge l'avait beaucoup usée – et la fit traverser; mais lorsqu'il la posa de l'autre côté, elle faillit tomber; elle était à peine capable de tenir debout en s'appuyant sur son bâton.

– Vous êtes faible, bonne mère. Vous venez de loin, dirait-on.

– Du Wiltshire, ami! soupira-t-elle. Voilà trois jours que je vais par les routes. Je vais chez mon fils qui est garde du Roi à Brockenhurst. Il a toujours dit qu'il prendrait soin de moi quand je serais vieille.

– Et il le fera, bonne mère, puisque vous avez pris soin de lui quand il était jeune. Mais depuis quand n'avez-vous pas mangé?

– J'ai mangé à Lyndhurst; mais ma bourse était vide et je n'ai pu avoir qu'une assiette de porridge chez les religieuses. J'espère pourtant que je pourrai arriver ce soir à Brockenhurst : là on me donnera tout ce que je pourrai désirer. Oui, messire, mon fils est un cœur d'or; d'ailleurs la pensée qu'il est un serviteur du Roi et qu'il porte un doublet vert sur le dos me soutient autant que le fait la nourriture.

– Tout de même, la route est longue jusqu'à Brockenhurst! observa Alleyne. Voici le pain et le fromage qui me restent; et voici un penny qui vous aidera à souper. Que Dieu soit avec vous!

– Dieu soit avec toi aussi, brave jeune homme ! cria-t-elle. Puisse-t-il te donner autant de joies que tu m'en donnes !

Elle se remit en route en continuant de marmonner des bénédictions, et Alleyne suivit du regard sa petite silhouette qui gravissait la côte, traînant après elle une ombre qui n'en finissait plus.

Il était déjà reparti quand un étrange spectacle le fit frissonner. D'entre les fourrés qui recouvraient le tumulus sur sa droite, deux hommes le surveillaient. Le soleil couchant éclairait bien leurs visages : il y en avait un qui paraissait assez âgé, pourvu d'une barbiche, d'un nez crochu et d'une grosse tache rouge de naissance sur la tempe ; l'autre était un nègre ; on rencontrait fort peu de nègres en Angleterre à cette époque, et encore moins dans les régions tranquilles du Sud. Alleyne avait lu des récits sur les nègres, mais il n'en avait jamais vu un, et ses yeux s'arrêtèrent sur les grosses lèvres et les dents luisantes de celui-là. Pendant qu'il les observait les deux hommes sortirent de leur abri et descendirent sur le chemin d'un pas si furtif, si inquiétant, que le clerc accéléra l'allure.

Il avait atteint le haut de la côte quand il entendit un bruit de lutte et une faible voix qui bêlait pour appeler au secours. Il se retourna ; la vieille dame était étalée de son long sur la route ; sa guimpe rouge voletait au vent ; les deux bandits étaient penchés sur elle et voulaient lui arracher son penny. Quand il vit les membres menus de la pauvre vieille se débattre contre ses agresseurs, la fureur tourbillonna dans sa tête. Il laissa tomber la besace, repassa le ruisseau d'un bond et se rua sur les deux coquins en faisant tourner son bâton ferré ; ses yeux gris étincelaient de colère.

Les voleurs cependant n'étaient pas disposés à abandonner leur victime avant de l'avoir complètement dévalisée. Le nègre, ayant noué autour de son front le fichu écarlate



de la dame, se porta au-devant d'Alleyne, armé d'un long couteau, tandis que l'autre agitait un gourdin et défilait le garçon en l'accablant de malédictions. Mais Alleyne n'avait nul besoin d'un défi pour agir. Il se jeta sur le nègre et le frappa avec tant de vigueur que le couteau tomba sur la route et que son propriétaire s'enfuit en hurlant. Le deuxième bandit, moins facile à épouvanter, sauta sur le clerc, l'étreignit par la taille – il avait la force d'un ours –, et cria à son camarade de revenir et de le poignarder dans le dos. Le nègre ramassa son couteau et revint à la charge, le meurtre dans les yeux. Alleyne et l'autre étaient toujours aux prises, oscillant et titubant au beau milieu de la route. Alleyne sentait déjà le froid du couteau entre ses épaules quand un bruit de galop troua l'air du crépuscule; le nègre poussa un cri de terreur et s'enfuit à travers la bruyère. Son acolyte essaya de se libérer; il claquait des dents; Alleyne sentit qu'il s'amollissait. Il comprit surtout que de l'aide lui arrivait, et il serra plus fort son adversaire jusqu'à ce qu'il pût le jeter à terre et regarder derrière lui.

Un gros cavalier, solidement bâti, vêtu d'une tunique de velours rouge, dévalait la côte en poussant son grand cheval noir au galop sans frein. Il était couché sur l'encolure de la bête, et à chaque bond ses épaules se soulevaient comme si c'était lui qui enlevait sa monture. Alleyne remarqua les gants blancs en daim, la plume bouclée, blanche elle aussi, piquée sur la toque de velours, le large baudrier d'or barbant la poitrine. Derrière galopaient six autres cavaliers, deux par deux, habillés de sobres justaucorps bruns dont les pans rayés de jaune volaient derrière leurs épaules. Ils furent bientôt sur les lieux de la bagarre.

– En voici un! cria le chef qui sauta à bas de son cheval écumant et saisit le vieux bandit par le bord de son justaucorps. C'est l'un des deux. Je le reconnais à cette marque

du diable sur son front. Où sont tes cordes, Peterkins? Là! Lie-lui les mains et les pieds. Sa dernière heure a sonné. Et vous, jeune homme, qui êtes-vous?

– Je suis un clerc, messire; je viens de Beaulieu.

– Un clerc! s'exclama l'officier. Venez-vous d'Oxenford ou de Cambridge? Avez-vous une lettre du procureur de votre collège vous autorisant à mendier? Montrez-moi votre lettre.

Il avait une tête carrée, des favoris épais et un regard inquisiteur.

– Je viens de l'abbaye de Beaulieu, et je n'ai pas besoin de mendier, répondit Alleyne qui céda à un tremblement irréprouvable à présent que la bagarre était terminée.

– Cela vaut mieux pour vous, répondit l'officier. Savez-vous qui je suis?

– Non, messire, je l'ignore.

– Je suis la loi! déclara l'autre solennellement. Je suis la loi d'Angleterre, le représentant de Sa Très Gracieuse et Royale Majesté Édouard, troisième du nom.

Alleyne s'inclina devant le représentant du Roi.

– En vérité vous êtes arrivé à temps, très honoré seigneur! Un moment plus tard, ils m'auraient assassiné.

– Mais il devrait y en avoir un autre! s'écria l'officier. Où est le nègre? Nous sommes à la recherche de deux hommes: un marin atteint du feu saint Antoine, et un nègre qui avait servi à son bord comme cuisinier.

– Le nègre s'est enfui par là! dit Alleyne en désignant le tumulus.

– Il ne doit pas être loin, seigneur bailli! s'écria un archer en décrochant son arc. Il se cache quelque part car il se doute bien, tout païen qu'il est, que les quatre pattes de nos chevaux courent plus vite que les deux siennes.

– Sus à lui donc! cria l'officier. Il ne sera pas dit, tant que je serai bailli de Southampton, qu'un voleur, un vide-gousset,

un tire-laine ou un assassin a échappé à ma police. Laissons par terre ce coquin. Allons, en ligne, joyeux compères, la flèche sur la corde; un bon sport vous attend, comme seul le Roi en procure! Toi sur la gauche, Howett, et Thomas de Redbridge sur la droite. Comme cela! Battez toute la bruyère. Un pot de vin au meilleur tireur.

Les archers n'eurent pas longtemps à chercher. Le nègre s'était enfoui dans sa cachette sous le tumulus; il aurait pu passer inaperçu s'il n'avait pas eu le fichu rouge autour du front. Il eut l'imprudence de lever la tête pour surveiller ses ennemis. Il n'en fallut pas plus aux yeux vifs du bailli qui éperonna son cheval et tira son épée. Se voyant découvert, le nègre se rua hors de sa cachette et fonça à toutes jambes devant les archers en ligne. Les deux soldats qui entouraient Alleyne bandèrent leurs arcs avec autant de placidité que s'ils s'amusaient à un concours de village.

– Correction du vent : quatorze coudées, Hal! dit l'un des deux qui avait les cheveux grisonnants.

– Dix, répliqua l'autre qui lâcha la corde.

Alleyne poussa un petit cri : un éclair jaune avait paru passer à travers l'homme; mais celui-ci continua à courir.

– Quatorze, maître fou! grommela celui qui avait parlé le premier.

Son arc vibra comme la corde d'une harpe. Le nègre sauta très haut dans l'air, lança en avant ses bras et ses jambes et s'écrasa sur la bruyère.

– Juste sous l'omoplate, commenta l'archer qui s'en alla rechercher sa flèche.

– Le vieux limier est en fin de compte le meilleur, déclara le bailli de Southampton en regagnant la route. Ce qui signifie pour ce soir même, Matthew Atwood, un quart du meilleur malvoisie de tout Southampton. Es-tu sûr qu'il est bien mort?

– Aussi mort que Ponce Pilate, digne seigneur.

– Bien. Maintenant, passons à l'autre bandit. Les arbres ne manquent pas là-bas, mais nous n'avons pas le temps de nous promener. Tire ton épée, Thomas de Redbridge, et décolle-moi cette tête de ses épaules !

– Une faveur, gracieux seigneur ! Une faveur ! cria le condamné.

– Laquelle ? interrogea le bailli.

– Je vais avouer mon crime. C'est bien moi et le cuisinier nègre, tous deux du bateau *La-Rose-de-Gloire* de Southampton, qui avons attaqué le marchand des Flandres et l'avons dévalisé de ses épices et de ses dentelles : vol pour lequel, nous le savons, vous détenez un mandat contre nous.

– Cette confession ne te rapportera pas grand-chose, répondit le bailli. Tu as commis un crime dans mon bailliage, tu dois mourir !

– Mais, seigneur, plaida Alleyne qui était blanc comme un linge, il n'est pas encore passé en jugement !

– Jeune clerc, dit le bailli, vous parlez de ce que vous ne connaissez pas. Il est vrai qu'il n'a pas été conduit devant le tribunal, mais c'est le tribunal qui est venu à lui. Il a violé la loi et il s'est mis au ban de la société. Ne vous occupez pas de ce qui ne vous regarde pas. Mais quelle est cette faveur, bandit, que tu sollicites ?

– J'ai dans mon soulier, très honoré seigneur, un morceau de bois qui appartenait jadis à la barque dans laquelle saint Paul fut jeté contre l'île de Melita. Je l'ai acheté pour deux nobles à la rose à un marin qui venait du Levant. La faveur que je sollicite est que vous le placiez dans mes mains pour que je puisse mourir en le serrant. De cette manière, mon salut éternel sera garanti, et le vôtre également car je ne cesserai d'intercéder pour vous.

Sur l'ordre du bailli, le bandit fut déchaussé : en effet,

sur le côté de la cambrure, enveloppé dans un morceau de belle soie, se trouvait un éclat allongé de bois sombre. Les archers se découvrirent, et le bailli se signa dévotement avant de le remettre au voleur.

– S’il est vrai, dit-il, que, par les mérites extraordinaires de saint Paul, ton âme souillée de péchés parvienne au paradis, j’espère que tu n’oublieras pas cette intercession que tu m’as promise. Rappelle-toi donc que c’est pour Herward le bailli que tu devras prier, et non pour Herward le shérif qui est le fils de mon oncle. Maintenant, Thomas, je te prie de te hâter, car nous avons une longue route devant nous et le soleil n’est plus là.

Alleyne contempla la scène : le fonctionnaire majestueux vêtu de velours, le groupe des archers au visage dur qui tenaient leurs chevaux par la bride, le voleur avec ses bras liés derrière le dos et son doublet dégrafé pour découvrir ses épaules. Sur un côté de la route, la vieille dame s’était relevée et rajustait sa guimpe rouge. L’un des archers dégaina et s’avança vers le voleur. Horrifié, le cleric s’enfuit : mais à peine avait-il commencé à courir qu’il entendit un coup mat qui s’acheva sur une sorte de sifflement. Une minute plus tard le bailli et quatre de ses hommes le dépassèrent, impatients de regagner Southampton : les deux autres avaient été désignés comme fossoyeurs. Quand ils arrivèrent à sa hauteur, Alleyne vit un archer essayer la lame de son épée sur la crinière de sa monture. Un malaise affreux s’empara de lui, il se laissa tomber sur le talus et éclata en sanglots. C’était, pensait-il, un monde terrible : un monde où il était difficile de savoir qui était le plus redoutable, des bandits ou des serviteurs de la loi.

COMMENT UNE ÉTRANGE COMPAGNIE  
SE TROUVA RASSEMBLÉE À L'ENSEIGNE  
DE « L'ÉMERILLON BIGARRÉ »

La nuit était tombée, la lune brillait entre des lambeaux de nuages déchiquetés. Fatigué par tant d'aventures, les pieds endoloris, Alleyne Edricson arriva enfin devant l'auberge de la forêt de Lyndhurst. La maison était rectangulaire, basse, légèrement en retrait : de chaque côté de la porte, deux torches brûlaient comme pour souhaiter la bienvenue au voyageur. D'une fenêtre se projetait une longue perche au bout de laquelle était attaché un bouquet de feuillage : on faisait donc taverne à l'intérieur. En approchant Alleyne constata que la bâtisse était bien mal construite, puisque la lumière de la salle filtrait à travers les poutres mal jointes de la façade. Le toit de chaume ne valait pas beaucoup mieux ; mais par un contraste curieux, toute une rangée d'écussons de bois magnifiquement peints de chevrons, de bandes, de sautoirs et d'autres emblèmes s'étirait sous ses avancées. Près de la porte un cheval était attaché ; les lueurs rougeâtres qui s'échappaient de l'intérieur éclairaient sa tête brune et ses yeux patients, mais tout son corps était plongé dans l'ombre.

Alleyne hésita. Il savait que Minstead, où habitait son frère, n'était plus qu'à quelques lieues. D'autre part, il n'avait pas revu ce frère depuis son enfance, et les renseignements qu'il avait recueillis sur son compte le dépeignaient comme un homme dur et âpre. Peut-être l'heure était-elle

mal choisie pour chercher refuge sous son toit : il était tard ! N'aurait-il pas avantage à dormir dans cette auberge, puis à pousser dans la matinée jusqu'à Minstead ? Si son frère l'accueillait bien, il demeurerait quelque temps chez lui et verrait comment lui être utile. Et si c'était un sans-cœur, eh bien, il pourrait toujours prendre la route et tenter de gagner sa vie comme artisan ou scribe. Au bout d'une année, selon le vœu de son père, il serait libre de retourner chez les religieux : une éducation monastique, puis une année dans le siècle, et ensuite le libre choix. C'était une curieuse décision, mais il était contraint de l'exécuter. D'autre part, s'il voulait commencer par gagner l'amitié de son frère, il ferait mieux d'attendre le lendemain matin pour frapper à son huis.

La porte en planches était entrebâillée. Alleyne entendit un tel vacarme de rires gras et de propos rudes qu'il s'arrêta irrésolu sur le seuil. Mais réfléchissant que c'était un lieu public où il avait autant de droits que n'importe qui, il poussa la porte et pénétra dans la salle.

Bien que la soirée fût loin d'être fraîche, un feu de bois pétillait dans un grand âtre, une partie de la fumée grimpa par une cheminée de fortune, mais dans l'ensemble, elle roulait plutôt ses nuages dans la pièce ; l'atmosphère en était si lourde qu'un nouvel arrivant commençait par être pris de suffocation. Sur le feu, un grand chaudron mijotait, exhalant des odeurs pleines de promesses. Une douzaine de personnes de tous âges et de toutes conditions étaient assises autour. Lorsque Alleyne entra, l'assistance poussa un tel cri qu'il s'arrêta net ; il jeta à travers la fumée un regard interrogateur, visiblement surpris par cet accueil bruyant.

– Une tournée ! Une tournée ! cria un rude gaillard dont le justaucorps était en loques. Une tournée d'hydromel ou de bière sur le compte du dernier arrivant !

– C'est la loi de « L'Émerillon bigarré » ! expliqua un autre.

Holà, dame Eliza ! Voici un nouveau client, et nous n'avons plus rien à boire.

– Je viens aux ordres, messeigneurs ! Bien entendu je prends votre commande, répondit la tenancière qui se précipita, les mains pleines de gobelets de cuir. Que voulez-vous boire ? De la bière pour ceux de la forêt, de l'hydromel pour le ménestrel, une liqueur pour le chaudronnier, et du vin pour le reste de la compagnie. C'est une vieille coutume de la maison, jeune seigneur. Depuis de nombreuses années, à « L'Émerillon bigarré », l'usage veut que la compagnie boive à la santé du dernier arrivant. Vous plaît-il de vous prêter à cette fantaisie ?

– Ma foi, bonne dame, répondit Alleyne, je ne voudrais pas manquer aux usages de votre maison, mais c'est peu de dire que ma bourse est mince. Toutefois jusqu'à concurrence de deux pence, je serai ravi de payer mon écot.

– Franchement parlé et bien dit, mon petit moine ! rugit une grosse voix.

Une lourde main s'appesantit sur l'épaule d'Alleyne. Levant les yeux il reconnut à côté de lui son ancien compagnon, l'ex-moine Hordle John.

– Par l'épine de Glastonbury, s'exclama-t-il, Beaulieu traverse une mauvaise passe ! En un jour les moines perdent les deux seuls hommes qu'abritaient leurs murs. Car je t'ai observé, jeunot, et je sais que malgré ce masque de bébé, il y a en toi l'étoffe d'un homme. Il y a l'Abbé, aussi. Je ne suis pas de ses amis, ni lui des miens : mais dans ses veines coule un sang chaud. C'est le seul homme qui reste là-bas. Les autres, que sont-ils ?

– De saints hommes ! répondit Alleyne gravement.

– De saints hommes ? Dis plutôt de saints choux ! Ou de saintes cosses ! Que font-ils d'autre que vivre et manger et s'engraisser ? Si c'est cela, la sainteté, je te montrerai des



cochons dans la forêt qui seraient dignes de figurer en tête du calendrier. Crois-tu que c'est pour mener une existence pareille que ce bon bras a été ajusté à mon épaule, ou que ta tête a été placée sur ton cou? Il y a des tas de choses à faire dans le monde, ami, et ce n'est pas en nous cachant derrière des murs de pierre que nous les ferons.

– Alors pourquoi es-tu allé chez les frères? s'enquit Alleyne.

– À question raisonnable, réponse raisonnable. Je suis allé chez les frères parce que Margery Alspaye, de Bolder, a épousé Crooked Thomas, de Ringwood, et a laissé tomber un certain John de Hordle sous le prétexte qu'elle ne pouvait pas se marier avec le luron, l'énergumène et le vagabond que, paraît-il, je suis. Voilà pourquoi, moi, naïf et impulsif, j'avais quitté le monde, et voilà pourquoi, ayant eu le temps de réfléchir, je suis rudement content de m'y retrouver à nouveau. Jour de malheur, celui où j'ai troqué mon justaucorps de petit propriétaire pour une robe blanche!

Pendant qu'il parlait, l'aubergiste avait reparu, portant un grand plateau de gobelets et de flacons pleins de bière brune et de vin rouge. Derrière elle suivait une servante encombrée d'une pile d'assiettes en bois et d'une gerbe de cuillers, qu'elle distribua à la ronde. Deux forestiers, reconnaissables à leur doublet vert tanné par les intempéries, retirèrent le grand chaudron du feu. Un troisième, armé d'une énorme louche d'étain, servit à chacun une part de viandes fumantes. Alleyne transporta sa portion et sa bière sur un tréteau dans un coin retiré : de là, il pouvait manger tranquillement et contempler cet étrange tableau qui différait si bien des repas silencieux et ordonnés auxquels il avait été habitué.

La salle ressemblait vaguement à une écurie. Le plafond bas, noirci par la fumée, crasseux, était percé de plusieurs

trappes auxquelles on accédait par des échelles. Sur les murs de planches privés de badigeon étaient fixées de grandes chevilles de bois où pendaient manteaux, bissacs, fouets, brides et selles. Au-dessus de la cheminée six ou sept écus de bois, barbouillés d'armoiries, inégalement enfumés et sales, attestaient qu'ils avaient été accrochés à des époques différentes. Il n'y avait pas de meubles, en dehors d'un long dressoir supportant de vieilles poteries et de plusieurs bancs et tréteaux dont les pieds s'enfonçaient dans la molle argile du sol. Pour toute lumière, celle du feu, plus trois torches fichées dans des godets fixés au mur; elles vacillaient, elles crépitaient en dégageant une forte odeur de résine. Tout cela était neuf pour le jeune clerc. Mais le plus intéressant était le cercle des dîneurs autour du feu : tous des voyageurs modestes, tels qu'on aurait pu en trouver cette nuit-là dans toutes les auberges de l'Angleterre; mais aux yeux d'Alleyne, ils représentaient le monde inconnu contre lequel il avait été si fréquemment et si gravement mis en garde. Or, d'après ce qu'il voyait, ce monde-là ne ressemblait nullement à un lieu de perdition.

Trois ou quatre étaient certainement des gardes-chasse et des verdiers de la forêt; ils étaient halés par le soleil, portaient la barbe, et leur œil vif, leurs gestes prompts évoquaient ceux des bêtes sauvages dont ils partageaient la vie. Dans l'angle de la cheminée avait pris place un ménestrel qui allait sur la quarantaine, vêtu d'un costume défraîchi en drap de Norwich : sa tunique était devenue si étroite qu'elle n'était plus attachée qu'au cou et à la taille; il avait le visage rude et morne : ses yeux calmes, saillants, révélaient qu'il ne s'éloignait jamais longtemps d'un pot de vin. Tandis que son bras libre enserrait une harpe aux pauvres dorures à laquelle il manquait deux cordes, son autre main plongeait avidement dans l'assiette. À côté de lui étaient assis deux

hommes du même âge : l'un ayant fourrure à son habit, ce qui lui conférait une dignité qui lui était plus chère que son confort, puisqu'il la gardait serrée en dépit de la chaleur du feu de bois ; l'autre vêtu d'un costume roux souillé et d'un long pourpoint à basques, avec un visage de renard, des yeux perçants et une barbe maigrichonne. Son voisin était Hordle John. Puis suivaient trois rudes gaillards malpropres avec des cheveux et des barbes hirsutes : c'étaient des travailleurs venus des fermes voisines – de petites propriétés foncières libres étaient encore tolérées au cœur du domaine royal. La compagnie était complétée par un paysan en peau de mouton et par un jeune homme habillé de clair : il portait une cape aux bords découpés, des chausses bariolées, regardait autour de lui avec dédain, et tandis qu'il maniait activement la cuiller, il tenait près de son nez un flacon de sels. Dans l'angle un obèse était étalé sur une botte de foin, ronflant comme un sonneur, visiblement ivre mort.

– C'est Wat ! annonça la tenancière qui vint s'asseoir auprès d'Alleyne et qui désigna de sa louche le dormeur. C'est lui qui peint les emblèmes par ici. Hélas ! jamais je n'aurais dû être assez folle pour lui faire confiance ! Maintenant, jeune homme, quelle sorte d'oiseau pensez-vous qu'est l'émerillon bigarré qui est l'enseigne de mon auberge ?

– Un émerillon, dit Alleyne, c'est un oiseau qui ressemble à un aigle ou à un faucon. Je me rappelle que le Frère Bartholomew, initié à tous les secrets de la nature, m'en a montré un quand nous cheminions ensemble près de Vinney Ridge.

– Un faucon ou un aigle, vous dites ? Et bigarré, cela veut dire de plusieurs couleurs. N'importe qui affirmerait la même chose, sauf ce tonneau de mensonges. Il est arrivé ici, voyez-vous, et il m'a dit que si je voulais lui donner un gallon de bière, ce qui le fortifierait pendant son travail, et aussi des couleurs et une planche, il peindrait pour moi un

bel émerillon bigarré que je pourrais accrocher en enseigne au-dessus de ma porte. Moi, pauvrete, je lui ai donné sa bière et tout ce qu'il a voulu; et je l'ai laissé seul, parce qu'il m'a dit que lorsqu'un homme avait un chef-d'œuvre à exécuter, il ne fallait pas lui distraire l'esprit. Quand je suis revenue, le gallon était vide et il était couché comme vous le voyez; et la planche était barbouillée de peinture. Regardez!...

Elle leva un panneau de bois qui était posé contre le mur et exhiba l'image d'une volaille anguleuse et décharnée, munie de pattes interminables et d'un corps tacheté.

– ... Est-ce que ça ressemble à l'oiseau que vous avez vu? Alleyne secoua la tête; il ne put s'empêcher de sourire.

– ... Bien sûr que non! reprit la dame. Ça ne ressemble à aucun oiseau qui ait jamais agité des plumes. On dirait plutôt un poulet plumé qui serait mort du haut mal. Et de la scarlatine, par surcroît! Que penseraient les gens comme il faut, Sir Nicholas Bornhunte, ou Sir Bernard Brocas de Rochecourt, s'ils voyaient une enseigne pareille? Et le Roi! Car le Roi passe souvent par ici, et il aime ses faucons comme il aime ses fils. Ce serait la ruine de mon établissement!

– L'affaire peut encore s'arranger, dit Alleyne. Je vous prierai, bonne dame, de me donner les pots de peinture et le pinceau, et je vais essayer de retoucher ce chef-d'œuvre.

Dame Eliza le considéra avec scepticisme, comme si elle redoutait une nouvelle ruse, mais elle réfléchit qu'il n'avait pas réclamé de bière; aussi apporta-t-elle les couleurs, et elle le surveilla pendant qu'il travaillait, tout en lui parlant des gens assis autour du feu.

– Les quatre garçons de la forêt, dit-elle, vont partir bientôt. Ils habitent Emery Down, à une lieue d'ici. Ils s'occupent des daguets de la chasse du Roi. Le ménestrel s'appelle Floyting Will. Il vient du nord, mais voilà plusieurs années

qu'il fait le tour de la forêt, de Southampton à Christchurch. Il boit beaucoup et paie rarement, mais il vous ferait mal aux côtes si vous l'entendiez chanter La farce de Hendy Tobias. Peut-être qu'il chantera quand la bière l'aura échauffé.

– Qui sont ses voisins ? demanda Alleyne, qui ne cachait pas sa curiosité. Celui qui a un habit fourré possède une figure intelligente.

– Il vend des pilules et des baumes ; il est très instruit pour tout ce qui est humeurs, douleurs, flux et autres maladies. Vous voyez qu'il porte sur sa manche l'image de saint Luc, le premier médecin. Je prie le bon saint Thomas de Kent de me dispenser d'avoir besoin de lui avant longtemps. Il s'est arrêté ici ce soir parce qu'il fait sa cueillette d'herbes dans les environs. À côté de lui, c'est un arracheur de dents ; le sac qu'il porte à sa ceinture est rempli de toutes celles qu'il a extraites à la foire de Winchester. Je jurerais bien qu'il y en a davantage de saines que de gâtées, car il travaille vite mais sa vue baisse. Quant à son voisin à cheveux roux, je ne le connais pas. Les quatre de ce côté sont des cultivateurs : trois sont au service du bailli de Sir Baldwin Redvers ; l'autre, à ce qu'on m'a dit, celui qui a la peau de mouton, est un serf des Midlands qui s'est enfui de chez son maître.

– Et l'autre ? chuchota Alleyne. Ce doit être un homme d'importance, pour regarder avec tant de dédain ses voisins ?

L'aubergiste le contempla d'un œil maternel et secoua la tête.

– Vous n'avez guère l'habitude du monde, dit-elle. Autrement vous vous seriez aperçu que ce sont les petits bons-hommes et non les grands qui pointent le nez en l'air avec cette insolence. Vous voyez ces écus sur le mur et vous avez vu ceux qui sont sous l'avancée du toit ? Chacun est l'emblème d'un noble seigneur ou d'un galant chevalier qui

a dormi sous mon toit. Eh bien, je n'ai jamais rencontré d'hommes plus doux ni plus faciles à servir : ils mangeaient mon bacon, ils buvaient mon vin avec le visage joyeux, et en réglant leur écot, ils me lançaient une parole courtoise ou une plaisanterie qui m'était plus agréable que mon bénéfice. Voilà de vrais gens comme il faut ! Mais un colporteur ou un montreur d'ours jurera qu'il y a de la vase dans le vin et de l'eau dans la bière, et il décampera sur un juron. Ce jeune homme est un élève de Cambridge, là où les garçons se laissent tourner la tête par un peu de science et où ils perdent l'usage de leurs mains à force d'étudier les lois des Romains. Mais je dois à présent dresser les lits. Que les saints vous aident dans votre tâche !

Alleyne tira sa planche vers un endroit éclairé par l'une des torches, et il travailla avec l'ardeur et le plaisir de l'artiste tout en prêtant l'oreille aux propos qui s'échangeaient autour du feu. Le paysan en peau de mouton, qui n'avait pas ouvert la bouche de toute la soirée, avait été si échauffé par la bière qu'il parlait maintenant d'une voix forte et coléreuse : ses yeux lançaient des éclairs, il serrait les poings.

– Sir Humphrey Tennant d'Ashby peut bien labourer ses propres champs à ma place ! cria-t-il. Il y a trop longtemps que le château a étendu son ombre sur la chaumière. Depuis trois cents ans ma famille a sué sang et larmes, jour après jour, pour que du vin soit toujours servi sur la table du seigneur et qu'il ait belle et bonne armure sur le dos. Qu'il se débarrasse de sa vaisselle d'or et qu'il fouille le sol, puisqu'il faut fouiller le sol !

– Bien parlé, mon beau fils ! approuva l'un des cultivateurs indépendants. Si tous les hommes parlaient comme ça...

– Il voulait me vendre avec sa terre, poursuivit l'autre avec passion. Savez-vous ce qu'a dit le bailli ? « L'homme, la femme et leur fumier ! » Voilà ce qu'il a dit, ce gâteux. Jamais

un bouvillon n'a été vendu sur la ferme avec tant de légèreté. Ah ! Peut-être s'éveillera-t-il quelque nuit avec des flammes qui lui lécheront les oreilles, car le feu est l'ami du pauvre, et j'ai vu un tas de cendres fumantes là où la veille encore se dressait un château aussi important que celui d'Ashby !

– Voici un enfant de métal ! cria un autre cultivateur. Il ose dire tout haut ce que tout le monde pense. Ne sommes-nous pas tous descendants d'Adam, tous avec de la chair et du sang, tous avec la même bouche qui a besoin de manger et de boire ? Où est donc la différence entre la cape d'hermine et la tunique de cuir, puisque au-dessous le corps est le même ?

– Attention, Jenkin ! dit un autre. Notre ennemi se dissimule aussi bien sous une robe que sous le haubert. Nous avons à redouter autant de la tonsure que du casque. Frappe sur le noble et le prêtre hurle. Frappe sur le prêtre et le noble met la main à l'épée. Ce sont deux voleurs jumeaux qui vivent sur notre travail.

– Il serait diablement malin, l'homme qui vivrait sur ton travail, Hugh ! observa l'un des gardes-chasse. Tu passes la moitié de ton temps à ingurgiter de l'hydromel à « L'Émerillon bigarré » !

– Cela vaut mieux que de voler les cerfs qui sont placés sous votre protection, comme certains que je connais bien.

– Si tu oses ouvrir contre moi ta bouche porcine, s'écria le garde, je te couperai les oreilles avant que le bourreau ait eu le temps de le faire, espèce d'écervelé !

– Allons, messires ! s'exclama dame Eliza d'une voix chantante et douce qui montrait que de telles discussions étaient monnaie courante parmi ses clients du soir. Pas de querelles, messires ! Veillez à la bonne réputation de la maison !

– D'ailleurs, si l'on en venait à se couper les oreilles, dit le troisième cultivateur, d'autres auraient leur mot à dire.